

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



UNION DE SECOURS MUTUELS

Lundi prochain, s'ouvrira à New-York la 10^{ème} convention des sociétés canadiennes de secours mutuels.

Depuis dix ans que ces conventions existent, elles ont rendu des services importants à nos compatriotes émigrés. Elles ont centralisé les efforts individuels au bénéfice de la communauté, elles ont donné naissance à une émulation patriotique, elles ont propagé un esprit salubre d'union, et ont beaucoup aidé à relever le caractère de nos compatriotes des Etats-Unis, aux yeux de ceux qui les méconnaissent. Mais l'œuvre principale de ces réunions de délégués est sans contredit l'union de secours mutuels.

C'est en 1863, à Springfield, Mass., que ce projet fut amené devant la quatrième convention. M. J. B. Paradis, aujourd'hui propriétaire-éditeur de l'*Etoile du Nord*, alors rédacteur propriétaire du *Public Canadien*, de New-York, fut le promoteur du projet, de concert avec M. Ed. Prudhomme, aussi de New-York. Un comité composé des MM. H. W. Deare, J. B. Paradis, A. Paré, Ant. Moussette et Ferd. Gagnon, fut nommé pour rédiger une constitution.

Ce comité fit rapport à cette même convention, mais l'union de secours mutuels n'était pas encore assise sur des bases solides.

Elle éprouva un rude échec en 1869 à Détroit, Michigan, et de fait elle ne fut établie permanemment qu'à la convention de St. Albans, en 1870.

A Worcester, en 1871, plusieurs sociétés s'enrôlèrent sous ses règlements.

A Chicago, en 1872, nouvelles recrues; à Biddeford en 1873, elle comptait 48 sociétés.

Le but de cette union est tout philanthropique. Voyant qu'un grand nombre de membres des sociétés qui changeaient de lieu de résidence, se trouvaient souvent sans secours, sans appui, sans amis, il vint à l'idée de quelques Canadiens de New-York de fonder l'union des sociétés.

Les privilèges attachés à cette aggrégation des sociétés sont les suivants :

Un membre d'une des sociétés aggrégées désire-t-il aller se fixer dans une ville voisine ou lointaine, sa société lui donne un certificat de membre voyageur.

Ce certificat recommande le porteur à tous les membres des sociétés de l'union.

Le sociétaire, muni de ce document, arrive-t-il dans une ville où se trouve une des sociétés de l'union, il se présente à l'assemblée et fait vérifier sa lettre de créance, et alors il peut, s'il le désire, faire partie de la société qui l'accueille comme un frère.

Il y a quelque chose de fraternel, de philanthropique dans la constitution de l'union canadienne de secours mutuels, qui fait honneur à ceux qui l'ont fondée.

Mais souvent il arrive que la plus belle théorie soit gâtée par la plus vicieuse des pratiques. Et, disons-le, mais à regrets, il en a été plusieurs fois ainsi dans quelques sociétés de l'union.

On ne comprend pas encore assez le dévouement fraternel parmi nous, et il existe dans notre caractère une jalousie qui, de tout temps, a été la cause de nos malheureuses divisions.

Parvenons à chasser ce triste esprit de nos populations, que le dévouement envers nos frères devienne une de nos vertus, que leurs succès fassent notre joie et non

notre envie, et l'union de secours mutuels opérera de^s bienfaits sans nombre. Et par "*secours mutuels*," il ne faut pas entendre seulement les bénéfices promis par la constitution de nos sociétés à leurs membres malades; non, ces mots ont une acception plus générale.

Pourquoi les membres de nos sociétés ne s'encourageraient-ils pas mutuellement dans leur commerce, industrie, etc., etc., ne s'inquièteraient-ils pas les uns pour les autres à trouver de l'ouvrage lorsqu'il manque à quelques-uns, ne s'entraideraient-ils pas dans les circonstances difficiles de la vie? Que les secours soient mutuels entre les membres, qu'ils s'entraident, qu'ils se soutiennent, et de cette mutualité d'efforts et de sympathies sortira une union puissante dans le bien et pouvant faire face à l'infortune.

Et puisqu'il s'agit de faire une association générale de secours mutuels entre les Canadiens, pourquoi les sociétés canadiennes de bienfaisance de la province de Québec ne se joindraient-elles pas à nos sociétés des Etats-Unis.

Aujourd'hui qu'un si grand nombre des nôtres traversent la frontière du Canada aux Etats-Unis et vice versa, l'union de toutes les sociétés canadiennes de secours mutuels des deux pays serait d'un grand aide à plusieurs de leurs membres. Sans compter que cette union dans le secours mutuel formerait un lien de plus à notre union nationale qui doit s'opérer tôt ou tard.

La convention de New-York devrait agiter cette question et, si le projet était adopté par les délégués, envoyer une délégation d'un ou deux membres auprès des sociétés sœurs de la province de Québec pour leur exposer les bienfaits de cette union et solliciter leur concours. Ce serait là une noble tâche et une belle mission qui rencontreraient les sympathies de tous ceux qui ont à cœur l'union des Canadiens-Français.

FERD. GAGNON.

DE L'ECONOMIE POLITIQUE

L'économie politique est une science qui décrit comment la richesse publique se produit et comment elle se distribue: de même que la physiologie décrit le jeu de nos organes. Sa méthode d'investigation, comme celle des sciences naturelles, est l'observation, car, avant d'échafauder des théories, il faut commencer par bien connaître les faits. Pour arriver à la connaissance des faits, l'économie politique possède deux moyens: les recherches statistiques et les enquêtes directes. Ainsi, les documents fournis par l'autorité publique, touchant le système financier, le commerce, l'industrie, l'agriculture d'un pays, les sessions des chambres de commerce ou d'agriculture, les enquêtes faites auprès des producteurs, soit industriels, soit cultivateurs, forment la base de ses observations. Après avoir coordonné la masse de documents qu'elle étudie, elle déduit ses conclusions et indique quelles réformes ou quels changements seraient désirables, quelle nouvelle voie, il faudrait ouvrir, pour augmenter la prospérité ou remédier à la détresse.

Son champ est assez vaste, puisqu'il comprend tout ce qui importe à l'existence des nations; sa mission est sans limite, car de la comparaison des documents et des renseignements qu'elle recueille de tous les coins du monde, elle déduit un enseignement dont chaque nation peut faire son profit, enseignement qui ouvre de nouveaux horizons, qui excite une nouvelle énergie, qui développe

une nouvelle qualité et qui force, par la comparaison, à de nouveaux efforts pour arriver au même résultat que d'autres nations moins favorisées peut être ont obtenu.

Nous avons dit que l'économie politique ne fait que constater la production et la distribution de la richesse, elle ne les crée point. C'est le travail, c'est l'échange qui produisent et qui distribuent la richesse. Le travail, c'est la loi imposée à l'homme, il faut qu'il produise et le résultat est la richesse, elle-même composée de deux forces, la force qui acquiert et la force qui conserve: l'activité qui crée, l'épargne qui thésaurise. La richesse n'est donc que du travail accumulé.

Heureux le travailleur, quel qu'il soit, qui, après avoir satisfait aux besoins nécessaires de sa famille, peut, grâce à l'épargne, mettre en réserve une partie du salaire que le travail de ses bras lui a assuré. Viennent les jours mauvais, il a recours avec un orgueil légitime à ce travail accumulé, résultat de son économie qu'il a su sauver des atteintes de la dissipation! Aussi, l'économie politique nous indique que le remède à tous les attentats révolutionnaires contre la constitution actuelle de la société est dans la combinaison de ces deux moyens, qui au fond n'en sont qu'un: accélérer le progrès de la production, développer l'esprit de prévoyance.

De la masse de documents que l'économie politique recueille, que d'enseignements nous pourrions tirer pour le Canada.

La statistique de la population du globe, nous montre que la Belgique nourrit 9,200 individus par mille carré, l'Angleterre 7,400, la France 3,700, et le dernier recensement du Canada nous donne 10 habitants par mille carré! Il indique en sus que 493,000 ont émigré dans un pays voisin et qu'en 1872, 35,630 ont suivi leurs pas; quel pays ingrat qui force à l'exil un huitième de ses enfants! Quoi! il leur a fallu secouer la poussière de leurs pieds au seul de la patrie et chercher ailleurs le pain qu'elle leur refusait! Quel attrait offre donc le pays qui les attira? Il a su se créer une industrie puissante et quoique peuplé de 40,000,000 d'âmes, il a fait place à son foyer aux exilés. Il a protégé son industrie. Mais le Canada, possédant les mêmes matières premières, que n'a-t-il suivi son exemple? Que ne se crée-t-il aussi une industrie, qui nourrisse sa population? Que ne se protège-t-il pas comme l'ont fait ses voisins?

L'industrie canadienne, dans une enquête faite en avril dernier, devant un comité de la Chambre des Communes de la Puissance, sur les intérêts industriels, a pu faire connaître ses plaintes et ses demandes. Les révélations de cette enquête sont tristes; nous n'entrerons point dans le détail des griefs de chaque industrie; ils se résument ainsi: Les Etats-Unis nous inondent de leurs produits; ils viennent sacrifier à vil prix le surplus de leur production sur notre marché; non seulement les droits d'entrée sont trop bas, mais par les déclarations fausses de valeur faites à l'entrée, les Américains réduisent encore la protection que les droits nous laissent. Nous ne pouvons exporter chez eux, les droits sont en moyenne 35 pour cent et les nôtres ne sont que de 17 1/2 pour cent. Elevez les droits, sauvez-nous de cette concurrence déshonnête ou nous périrons.

Citons un exemple du déplorable effet de ce manque de protection: à l'exposition de Londres, en 1851, les minerais du Canada furent considérés comme supérieurs à tous autres. Les quantités énormes de fer, que repré-

sentaient les échantillons, attiraient l'attention générale. Le mineur anglais, habitué à suivre dans les entrailles de la terre des veines de 6 pouces à 1 pied d'épaisseur, contenant 30 à 40 pour cent de fer, s'arrêtait étonné devant ces masses extraites de couches de 100 à 200 pieds d'épaisseur et donnant 60 à 70 pour cent de métal. Les agents de la Russie examinaient avec soin ces prodigieuses ressources qu'ils croyaient jus qu'alors n'exister que chez eux et le public se félicitait de ces immenses réserves de matière première indispensables au bien-être et au progrès de l'humanité.

Quel magnific que avenir pour le Canada! quel développement, l'industrie métallurgique n'allait-elle pas prendre; le minerai de fer était partout, le calcaire nécessaire pour la fusion était en abondance, certes, les cours d'eau ne manquaient point pour mettre en mouvement les machines.

Dans la Nouvelle Ecosse et le Nouveau-Brunswick, les mines de charbon, pour la fonte, avoisinaient les terres ferrugineuses; dans la province de Québec et celle d'Ontario, le charbon de bois des forêts donnerait au fer des qualités supérieures et si recherchées. Les chemins de fer nécessiteraient des rails; l'industrie utiliserait les fers; enfin tous les éléments de succès étaient réunis; quelle richesse n'allait point se répandre dans le pays!

Ah! détrompez-vous. Vingt-quatre années après l'exportation de Lonlres et ce décevant mirage, les couches de minerai ne sont point ouvertes et pas une tonne de fer n'est sortie de leurs flancs; nous nous trompons; les Américains en 1873, en ont extrait 47,200 tonnes, les ont fondues chez eux, transformées en fer, en outils agricoles, les ont réimportées sous cette forme nouvelle et utile au Canada et les ont vendues tout être à ceux-là mêmes du terrain desquels ils avaient extrait la matière première.

Le Canada, pen lant ces vingt-quatre années, a importé \$129,565,326 de fer, d'acier, d'outils qu'il aurait pu produire lui-même. Que lui manquait-il? La protection. Le fer en gueuse, c'est-à-dire l'agglomération des particules de fer contenues dans le minerai, entrait sans droit et comme le début de toute industrie nécessite des frais considérables, le capital refusa d'entrer dans une industrie nouvelle dont les premiers pas n'étaient pas protégés.

Comment procéderaient les Etats-Unis? Ils ont depuis 13 ans un droit d'entrée de \$7 par tonne sur le fer en gueuse, matière première de toute industrie employant le fer et des droits prohibitifs sur les fers et les aciers ouvrés. Aussi ont-ils en 1873, 719 fournaies de toute espèce en opération, d'une capacité de production de 4,371,277 tonnes par an; et 940,000 hommes sont employés dans l'industrie des fers. Enfin les deux tiers des fers importés au Canada, proviennent de leurs usines.

Quand on considère que le minerai de fer est sans valeur, que le fer en gueuse ne vaut que un cent et demi la livre, \$35 la tonne, que transformé en barres, il subit déjà cent pour cent d'augmentation, que changé en acier fondu pour outil, il vaut 16 cents par livre soit, 1200 pour cent d'avance sur le fer en gueuse; que cette augmentation de valeur n'est que du travail, c'est-à-dire des aliments, on se forme une idée de ce que cette somme de \$129,565,326 d'importation de fer et d'acier représente en perte de salaire, de consommation, de population et de richesse pour le Canada.

L'objection la plus répandue contre la protection est celle qui soutient que protéger, par des droits d'entrée, l'industrie, c'est enchérir la valeur des produits au détriment des consommateurs. Cette objection est facilement combattue et détruite. Prenez dans un pays la fabrication d'un certain article de consommation s'élevant à une valeur de \$1,000,000. Un millier d'hommes concourent à sa fabrication. Ces hommes ont une famille, qui dépend de leur travail. C'est, peut-être, 5,000 personnes auxquelles cette fabrication va fournir les moyens d'existence. Le salaire gagné et dépensé sera un bienfait, un gain pour le pays en général. Mais supposez maintenant que cette fabrication, au lieu d'avoir lieu dans le pays, soit importée de l'étranger; 25 personnes, tout au plus, seront nécessaires à la vente; où est le salaire afferant à sa production? où est le bien-être apporté aux familles? Entre les mains de l'étranger. Et même admettant pour un moment, que le consommateur paie l'objet manufacturé dans le pays, un peu plus cher que s'il était importé, le salaire qui a donné le bien-être à 5,000 personnes n'est-il pas une compensation?

Mais nous nions que la protection dans les limites raisonnables augmente le prix des choses; nous allons plus loin, nous soutenons qu'elle abaisse les prix. En effet, si un article jus qu'alors importé de l'étranger est frappé d'un droit d'entrée et que la production en puisse avoir lieu dans le pays, à un prix de revient au-dessous de ce que coûte le produit étranger surchargé des droits d'entrée et des frais de transport, l'industrie s'en empare aussitôt. Ce n'est point une usine qui se monte, c'est un nombre considérable: la production grandit, elle arrive sur le marché, elle rencontre la concurrence, la lutte s'en-

gage et la vente, le débit, appartient à celui qui demandera le prix le moins élevé; de là un abaissement graduel de la valeur; de là, pour le consommateur des prix plus bas. Supposez une entente entre tous les fabricants pour soutenir les prix: dès le lendemain, d'autres usines, d'autres compagnies seront formées qui vendront au-dessous des prix fixés et la coalition, en présence de la concurrence, sera obligée de céder et d'abaisser ses prétentions, si elle ne veut pas rester avec sa fabrication dans ses magasins.

La création d'une industrie, la concurrence, les perfectionnements, tout tourne au profit du consommateur.

Que d'erreurs, que d'opinions fausses, détruirait dans les masses la connaissance des lois économiques! Que d'ignorance sur les questions de l'impôt, de l'offre et de la demande, de l'échange, du commerce, des salaires serait dissipée! que de systèmes faux, dont les déductions violentes ne peuvent germer que dans la pénombre d'intelligences obscurcies par des rêves chimériques, seraient frappés de stérilité! Que de malaise, que d'aigreur, que de levain mauvais, que d'envie haineuse, que de ferment révolutionnaires, que de révoltes ouvertes seraient évitées, si le travailleur savait que la loi du travail est une loi générale à laquelle nul ne peut se soustraire, que la richesse, qui n'est que du travail accumulé, ne peut exister qu'en remontant sans cesse vers son origine, c'est à dire en travaillant, en se répandant autour de soi, en salaire et en travail!

Supposez ces lois connues de tous. Voyez l'électeur exerçant ses droits. Ce n'est plus l'éloquence des hustings, ce ne sont plus les idées étroites de clocher, les petites jalousies de province qui guident son vote. Les questions de personnes, les insultes des partis, les périodes ronflantes des journaux le laissent froid. Il n'est plus un comparse, un joret, un chifre entre les mains des faiseurs d'élections. Il voit plus haut et plus loin, il sait que le progrès national, le développement de la richesse publique ne dépendent point de telle ou telle personnalité dans le ministère, il sait que l'état, c'est être impersonnel, obéit lui-même à des lois, dont s'écarter même pour un moment, entraîne des désastres que des années ne réparent pas; il sait quelle relation existe entre tous les rouages du gouvernement et combien il est périlleux d'y porter une main téméraire. Aussi que de prudence dans son choix! quel reflet d'un esprit éclairé et sainement empreint du désir de servir son pays, dans son vote!

Quand en 1848, la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne étaient bouleversés par le socialisme et les appétits effrénés qu'il excitait, quel qu'un, qui redoutait l'invasion des idées révolutionnaires parmi les ouvriers anglais, reçut, à Londres, d'un personnage considérable la réponse suivante: "Non, dit-il, il n'y a pas de danger; ils savent trop d'économie politique."

La tempête d'utopies passa sur leurs têtes, sans les ébranler. LOUIS RICHER.

CHRONIQUE DE VACANCES

Quoique ce soit l'événement du jour, et le sujet de toutes les conversations, rassurez vous! je ne parlerai pas du Scandale des Tanneries.

Seulement, je me dis que si cette ère de scandales se prolonge, la vie va devenir dure pour les âmes timorées et les consciences scrupuleuses.

Du reste, j'admire quel plaisir le monde éprouve toujours à apprendre que celui-ci ou celui-là s'est rendu coupable de quelque méfait. La faute de l'un a sans doute pour effet de rendre les autres meilleurs.

On ne crie pas si haut quand il s'agit de reconnaître une bonne action.

L'année 1874 sera célèbre dans les annales du Canada comme l'année où l'on voyagea à bon marché, et par conséquent, où l'on voyagea beaucoup. Tant mieux: les voyages sont une excellente chose. En général, ils favorisent la santé, donnent occasion d'élargir le cercle des idées, et procurent d'agréables distractions: surtout quand il y a des dames, fait observer Ernest, un de mes compagnons de voyage. Car je voyage, et j'ai avec moi de bons amis, braves garçons, qui ne fument pas, et ne jouent pas aux cartes, ce qui leur a fait trouver grâce à mes yeux. L'un d'eux, Jules, vise à devenir un homme politique, et s'accorde en même temps l'innocente fantaisie de se croire poète et de faire des vers. L'autre, Ernest, d'un caractère plus positif, a peu de goût pour la politique et verrait sans frémir les plus grands scandales que put inventer l'imagination d'un journaliste. Les vers ne l'émeuvent pas davantage: il leur préfère les charmes d'un bon repos et de la compagnie des dames. Sur le bateau, il cause avec Mlle V., et Mlle F., tout en surveillant du coin de l'œil les apprêts du dîner.—Jules, debout sur l'avant, apo-trophe le soleil couchant, l'onde murmurante, la campagne verdoyante, les arbres, etc. Assis près du poète, dans une attitude respectueuse et attentive, je risque une observation timide:

—Ne te semble-t-il pas, ô Jules, que les arbres, sur ces rives que tu dis enchantées, sont rares, bien rares, trop rares même? Ne te semble-t-il pas que le d'fricheur a eu grand tort de faire disparaître tout vestige de la forêt? Quelques arpents de bois, laissés sur chaque lot de terre, outre qu'ils orneraient le paysage, serviraient à rendre l'air plus pur, à protéger les troupeaux contre les rayons brûlants du soleil, et surtout fourniraient au besoin le combustible qui se fait de plus en plus rare et plus cher.

A ces remarques, Jules ne prête qu'une oreille distraite. Si les arbres sont absents en réalité, ils existent dans son imagination, et c'est la même chose pour un poète.

Cependant, quel qu'insensible que soit un poète aux réalités de la vie, il ne refuse pas d'écouter la cloche du dîner. On se précipite vers les tables. Dans l'intérêt de ma digestion, je cherche à me placer également loin des babies et des faiseurs de calembourgs. J'ai le malheur d'avoir des nerfs susceptibles qui ne peuvent supporter les jeux de mots. Jules, en sa qualité d'homme politique, se permet quelquefois d'en faire en ma présence, quoiqu'il sache que cela m'afflige.

Je m'assieds donc en face d'Ernest, qui, rendu un des premiers à table, s'escrime déjà avec courage contre un beefsteak qui oppose au couteau une résistance systématique et désespérée. Aussi Ernest n'hésite-t-il pas à déclarer qu'il a affaire à un vétéran, et que ce quadrupède encorné a dû arracher nombre de soules avant de venir figurer sur notre table à l'état de comestible. Mais cela n'empêche pas Ernest de prodiguer ses attentions à la jolie Dile V., sa voisine. Heureux homme, qui trouve moyen de satisfaire à la fois son appétit et son cœur.

Quant à moi, placé entre un monsieur remarquablement sourd, et une demoiselle qui paraît être, suivant l'expression anglaise, du mauvais côté de la quarantaine je promène un regard mélancolique sur la table, cherchant à y découvrir quelque mets dont l'usage ne m'aurait pas encore été interdit par mon médecin. Mon malheureux estomac m'a obligé de jurer obéissance à un fils d'Esculape, qui chaque jour retranche un nouveau plat de mon ordinaire. Mais, docteur, je mange tous les jours de ceci, sans en être fatigué.—Ah! si cela ne vous fuit pas de mal à présent, cela viendra à vous faire mal plus tard.—A coup sûr, mon médecin descend en droite ligne de ce grand misérable de docteur espagnol, Don je ne sais plus quoi, qui voulut un jour faire mourir d'inanition ce pauvre Sancho Pança.

Que fait Jules pendant le repas?—A l'autre bout de la table, il a engagé avec ses voisins une discussion politique où chacun semble disposé à ne pas écouter ce que disent les autres. C'est comme ça, en politique!

La cloche du bateau annonce un temps d'arrêt à un endroit quelconque. Nombre de personnes sont assemblées sur le quai. Jules regarde cette foule avec un regard de convoitise. Je le vois prendre sa pose d'orateur. Le malheureux! Songerait-il à leur faire un discours?—C'est qu'il en est bien capable.—Je me tiens prêt à agir suivant l'urgence du cas, mais un incident vient heureusement détourner l'attention de Jules, comme celle de tout le monde. Il s'agit d'un troupeau de moutons qu'on veut faire monter à bord. En dépit de leur réputation de douceur et de docilité, ces animaux se montrent récalcitrants et refusent obstinément de prendre le chemin du bateau. En vain voient-ils un de leurs camarades traîné devant eux pour les engager à le suivre: cet expédient réputé infailible ne suffit pas. Ils font volte face, et bondissant s'enfient dans toutes les directions. Peut-être un des leurs a-t-il fait tout à l'heure un discours sur les droits imprescriptibles de la race moutonnaire, et les a-t-il engagés à se révolter enfin contre la tyrannie de l'homme! Trop longtemps ce dernier a employé cette comparaison odieuse: "Suivre comme des moutons." Il est temps que cela finisse, et que le règne de la liberté commence! Mais, hélas! la force brutale et la ruse vont finir par triompher, et les pauvres bêtes, entrant bon gré mal gré, se joignent à ceux de leur espèce qui encombrèrent déjà l'enferpont, et dont la présence à bord n'est rendue que trop manifeste par certaine odeur *sui generis*.

Les dames ont fait leur apparition sur le pont, escortées par Ernest dont les bras sont encombrés de châles et de manteaux. Jules ayant manqué l'occasion de faire un discours reprend ses déclamations poétiques. Il y a des gens pour qui, sans doute, le silence serait mortel!

JACQUES.

LA MORTALITE DES ENFANTS

Les statistiques du mois de juillet accusent un accroissement considérable de la mortalité chez les enfants. La mort a fait à Montréal, durant le mois dernier, 767 victimes. Sur ce nombre on compte 463 enfants au-dessous d'un an, 148 de un à cinq ans et 19 de cinq à dix ans, ce qui laisse une mortalité de 137 parmi les personnes au-

de sus de cet âge. Ces chiffres sont désolants. L'effrayante mortalité des enfants au-dessous d'un an doit attirer l'attention. En présence d'une pareille hécatombe de nouveau-nés, on doit se demander si les causes qui la produisent peuvent être évitées. Quoique j'aie déjà signalé maintes et maintes fois la cause principale de la mortalité des enfants du premier âge, permettez-moi de revenir encore une fois sur ce sujet, fussent quelques-uns m'accuser de redites et de rabâchage. Le rabâchage, a dit avec raison Alphonse Karr, est le seul moyen de se faire entendre.

L'alimentation prématurée, on ne saurait trop le répéter, est la principale cause de l'excessive mortalité des enfants. Depuis longtemps les philosophes, les moralistes ont insisté sur l'importance du régime chez le nouveau-né; de leur côté tous les médecins, s'appuyant sur les données de la physiologie, répètent, que les enfants, pendant les premiers mois de leur vie, ne doivent prendre que du lait et cependant que d'infractions à cette règle, dont l'oubli ou l'ignorance cause tous les jours, un si grand nombre de victimes!

« La question de la mortalité des enfants, a dit M. Husson, est non-seulement une question d'humanité, elle est encore une question d'Etat. » Elle mérite en effet l'attention la plus sérieuse de la part de nos gouvernants. En aucun pays, croyons-nous, la mortalité n'est aussi considérable chez les enfants au-dessous d'un an. N'est-il pas du devoir du gouvernement d'en rechercher les causes et de prendre les moyens d'y remédier?

On dépense des sommes considérables pour faire venir d'Europe des immigrants dont les idées ne sont, que trop souvent, en conflit avec celles de la majorité de notre population, n'est-il pas préférable de prendre les moyens de conserver nos propres enfants et d'en faire par une bonne éducation, des citoyens utiles à la religion et à la patrie? On a créé la *Société Protectrice des Animaux*, ne serait-il pas aussi raisonnable de créer enfin une *Société Protectrice de l'Enfance*?

Dans l'intérêt de la morale, dans l'intérêt de l'humanité, dans l'intérêt du pays enfin, dont la population est la véritable force: il faut prendre sans retard les moyens de sauver la vie des enfants.

Afin d'aider à cette œuvre patriotique, je vous demanderai, M. le Rédacteur, de vouloir bien reproduire dans votre intéressant journal l'article suivant emprunté à la plume autorisée du Dr. Bouchut, médecin en chef de l'hôpital des enfants à Paris, et l'auteur d'un *Traité des maladies de l'enfance* qui est considéré de nos jours, comme le meilleur ouvrage sur le sujet.

L'autorité d'un médecin aussi célèbre venant confirmer tout ce qui a été dit et écrit à propos de l'alimentation prématurée qui est en effet une *alimentation infanticide*, finira par faire disparaître, il faut l'espérer, des préjugés funestes à l'enfance.

DR. GEORGE GRENIER.

« C'est une grande erreur de nourrir trop tôt les enfants qui, dans les trois premiers mois de la vie au moins, ne doivent prendre que le lait de leur mère ou de leur nourrisse. Au biberon et au verre, les résultats sont toujours moins satisfaisants; car le lait, depuis longtemps tiré de sa source, n'est plus vivant, il a même souvent subi un commencement d'altération de l'air, par acidité ou par formation d'influences, et, s'il est cuit, il est en partie dénaturé. Alors, ce lait, excellent encore pour l'homme, n'a plus toutes les qualités qui conviennent le mieux à l'enfant nouveau-né.

« C'est au sein que se font les plus beaux enfants, et toute nourriture prématurée est habituellement funeste. C'est contraire à ce que disent les prospectus des fabricants de farines, lactées ou non lactées, naturelles ou rôties, tirées du froment, de l'orge ou de l'avoine, mensonges à l'usage de ceux qui se laissent prendre aux réclames du charlatanisme plutôt que de croire l'expérience des médecins. Mais ce sont là des choses l'on ne peut empêcher et qu'il faut combattre par la publicité des bonnes doctrines.

« Que les mères veillent donc un instant réfléchir que le nouveau-né ne vient pas au monde avec des organes complets et qu'il achève au dehors ce que son agencement vital a commencé dans le sein maternel: sa bouche n'a point de dents, preuve qu'il ne peut rien mâcher de solide avant la huitième ou le dixième mois; ses organes digestifs sont à l'état d'ébauche. L'estomac n'a que des glandes rudimentaires, dépourvues de suc gastrique, incapables de certains actes digestifs; sa muqueuse est lisse et mince, sa membrane musculuse est peu contractile, et il faut quelque temps pour qu'elle ait l'énergie voulue pour rouler la masse alimentaire, ce qui fait que le moindre écart de régime amène l'indigestion. Il en est de même des intestins, dont les organes contractiles et sécréteurs à peine formés sont encore en voie d'évolution.

« Il faut bien se le persuader: les organes du nouveau-né sont impropres à toute autre alimentation que le lait vivant, c'est-à-dire le lait non bouilli, récemment tiré, ou le lait pris au sein. Encore faut-il savoir que le Créateur a disposé les choses de telle façon que le nouveau-né ne trouve dans le lait de sa mère, aux premiers jours, qu'un lait clair, peu abondant, appelé *colos rum* et qu'il ne trouve de véritable lait qu'au bout d'une semaine. Il y a donc là une graduation de force du lait comme qualité et comme quantité, approprié à l'état rudimentaire des organes digestifs. Mais la nature va vite, et bientôt le lait de la mère devient plus riche et plus abondant en même temps que l'estomac de l'enfant est mieux formé.

« Voilà pour les principes et pour ce qu'il est de l'expérience médicale; mais si l'on veut savoir quelles conséquences résultent des infractions aux règles de l'hygiène du nouveau-né et ce que coûte l'alimentation prématurée des nourrissons, il faut examiner la mortalité des enfants d'un jour à un an, dans tous les pays et selon de mode d'alimentation adopté.

« Il résulte de plusieurs statistiques que la mortalité est cinq fois plus grande chez les enfants nourris au biberon que chez les enfants nourris au sein; de plus, que ceux qui sont nourris par leur mère meurent en nombre moitié moindre que les enfants nourris par une nourrisse.

« Pour les mères qui voudront réfléchir, ces données de la statistique, tout abrégées qu'elles soient, ont une signification incontestable. Les chiffres, ici d'accord avec l'observation en général, établissent que la nourriture des nouveau-nés au sein est celle qui donne le plus de chances de vivre, que l'allaitement par la mère est toujours préférable à l'allaitement des nourrisse, enfin que l'allaitement artificiel et l'alimentation prématurée sont de véritables provocations à la mort. Les cas particuliers de succès d'une pratique mauvaise ne prouvent rien, et si l'on peut citer des exemples d'enfants qui ont traversé les épreuves d'une alimentation vicieuse, ces exceptions n'infirment pas la règle générale.

« Ce qui manque aux jeunes mères de toute condition, de la ville et de la campagne, c'est la connaissance des besoins du nouveau-né et de l'enfant à la mamelle. La femme arrive à la maternité et commence l'allaitement sans se douter des devoirs, de la tâche qu'elle doit remplir; son inexpérience est absolue. La futilité même l'emporte souvent sur le nécessaire. On prépare le berceau, les bonnets, les chiffons destinés à embellir l'enfant, mais on ignore les moyens de le conserver. On s'en rapporte à la nature, et on se dit qu'ayant créé l'enfant et le lait, l'un et l'autre s'arrangeront toujours bien ensemble. Si l'on s'en tenait là au moins! mais on veut la violence, cette nature intelligente et protectrice, et au lieu de s'en tenir au lait, dont on force la quantité sans savoir celle qui convient, on donne des soupes avant que la nature n'ait formé l'estomac pour les digérer.

« Dans cette alimentation surabondante ou prématurée de l'enfant à la mamelle est le principe du dépérissement, des maladies et de la mort, dans la première année de la vie. Un peu plus de soins et de connaissances pourraient diminuer cette mortalité. Que les femmes y réfléchissent donc; qu'elles apprennent ces règles d'hygiène de l'enfance, si simples en apparence et si faciles à exécuter.

« Un nouveau-né ne doit têter que toutes les deux heures, pendant le jour, et une fois la nuit, entre neuf heures du soir et six heures du matin, ce qu'il lui fait environ huit à dix tétées par jour.

« Ce n'est qu'au cinquième mois au plus tôt que l'on peut commencer l'usage du biberon et des féculents. Alors l'estomac est mieux préparé. Les bouillies à l'arrow-root, à sagou au tapioca, à la farine de froment et d'avoine, à la biscotte, etc., peuvent être données une fois, puis deux fois par jour, concurremment avec le lait de la nourrisse.

« Ces données sont entièrement applicables à l'élevage des enfants au biberon, et si l'on a de bon lait, ce qui se rencontre à la campagne, on peut réussir dans l'allaitement artificiel. La réussite est moins probable que par l'allaitement au sein, mais enfin on peut réussir. Il faut alors se rappeler les quantités de lait à donner dans les vingt-quatre heures et ne pas faire usage de bouillie avant le cinquième mois.

« Au sein ou au biberon, le nouveau-né ne doit vivre que de lait; c'est une erreur de croire qu'on peut accélérer sa croissance en faisant usage d'aliments solides, féculents ou autres. Cette alimentation prématurée les tue en grand nombre par l'inflammation aiguë ou chronique des entrailles et par le rachitisme.

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

Nous voici arrivés à Ogden, après cinquante-quatre heures de marche depuis le départ d'Omaha; il nous reste encore trois cents lieues à faire pour atteindre San Francisco, et nous sommes à 4300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous avons donc dégringolé d'un peu près quatre mille pieds depuis le sommet des montagnes Rocheuses; heureusement que cette chute a pris deux jours, ce qui la rend aussi insensible que celle d'un gouvernement local.

A Ogden, nous restons une heure et quart pour transférer le bagage dans la nouvelle ligne qui s'appelle *Central Pacific* et qui doit nous conduire jusqu'au terme du voyage. Ceux qui ont besoin de se restaurer trouvent un excellent hôtel à la gare et plusieurs autres dans les environs; ce que j'appelle ici *environs*, c'est ce qui se trouve immédiatement à portée du voyageur. Ogden n'est pas une ville incommensurable; on en ferait le tour en quinze minutes; mais elle est mignonne, parsemée de bosquets, rafraîchie par de petits ruisseaux qu'a amenés l'irrigation, et exhalant un parfum d'autant plus suave et délicieux qu'on y est moins préparé et que la tête est encore remplie de la brûlante atmosphère du désert.

La population d'Ogden est de trois mille cinq cents âmes en chiffres exacts; il faut être précis lorsqu'il s'agit d'une ville peuplée aux deux tiers par des femmes; en effet, Ogden est une petite ville mormone dont les écoles et les églises sont sous la direction des Saints du dernier jour. *Les Saints du dernier jour!* quelle appellation; j'étais bien que les mormons ne s'en lassent dans l'attente. La sanctification par la polygamie est un de ces paradoxes délicieux qui font venir l'eau à la bouche des gentils, et s'ils ne se convertissent pas davantage au mormonisme, c'est que l'excès du bonheur effraie encore plus les constitutions délicates que celui des mortifications.

Nous sommes ici en plein dans le territoire de l'Utah qui a vingt-deux mille lieues carrées et qui abonde en mines d'or, d'argent et de fer; je ne veux pas appuyer sur ce dernier détail toujours navrant. L'Utah fut d'abord établi en 1847 par les mormons cherchant un refuge contre la persécution dont ils étaient l'objet, et en 1849, eut lieu la première élection du gouverneur qui n'était autre que Brigham Young. L'Utah s'appelle ainsi le territoire de Deseret; il était absolument inconnu aux blancs; aujourd'hui sa population est de cent trente mille âmes.

Ceux qui veulent aller d'Ogden à la ville du Lac Salé n'ont qu'à prendre un embranchement de chemin de fer de trente-cinq milles qui les y conduit en deux heures et qui les ramène le lendemain; et ils verront un petit Eden de fleurs et de parterres, et peut-être aussi Brigham Young, dont il faut absolument dire un mot.

Brigham Young, le plus heureux des hommes, a déjà soixante-trois ans passés et presque autant de femmes. Pour être de bon compte, il faudrait lui donner au moins trois cents enfants, ce qui pourtant n'est rien à comparer avec la postérité qui fait concurrence aux sables de la mer. Mais un

patriarche moderne, venu dans un monde trop vieux, comme dit Mignet, ne saurait avoir autant de prétentions. Pour montrer jusqu'à quel point tout est contraste dans la vie, le chef des derniers saints fut d'abord un méthodiste; mais à peine avait-il lu le livre des mormons qu'il embrassait avec ardeur la religion nouvelle et était déjà, en 1835, sacré l'un des douze apôtres. On voit qu'il était prédestiné. Il partit alors pour l'Angleterre où il fit quelques milliers de prosélytes, et publia le *Millennial Star*, le premier des journaux mormons, qui paraît encore aujourd'hui. A son retour, il trouva ses coreligionnaires établis à Nauvoo, dans l'Illinois; la persécution ne leur y laissait pas un jour de repos, ils étaient à toute heure menacés d'extermination et même plusieurs d'entre eux avaient déjà été assassinés.

Brigham comprit alors qu'il fallait à tout prix quitter Nauvoo et chercher un asile où lui et les siens seraient dérangés à l'abri de tous les dangers. Ils se dirigèrent d'abord vers le Missouri et y résidèrent deux ans à Council Bluffs, puis atteignirent en 1847 le Lac Salé où Brigham Young, devenu président de ce secte, organisa immédiatement une communauté. Comme ce territoire appartenait alors au Mexique et qu'il n'y avait aucune sorte de gouvernement établi, les Mormons y constituèrent un état provisoire sous le nom de Deseret, et Brigham en fut élu gouverneur, position qu'il occupa jusqu'en 1859, époque à laquelle ce territoire ayant été cédé aux Etats-Unis, changea son nom pour celui d'Utah, tout en demeurant sous la loi du gouverneur Young.

Telle est en deux mots l'esquisse biographique d'un des hommes certainement les plus extraordinaires de notre temps. Ce qu'on a dit de sa puissance de volonté et de son inflexible détermination n'a rien d'exagéré; un amour extrême de domination et l'absolutisme de ses principes l'ont parfois même poussé jusqu'à des crimes horribles, crimes qui restèrent impunis par raison d'état sans doute; mais ce qu'on ne connaît pas assez de lui, ce sont ses bons côtés et les services véritables qu'il a rendus. L'un de vouloir former, comme on la prétend, la ville du Lac Salé à toute atteinte de l'extérieur, Brigham Young a fait tout en son pouvoir pour développer les communications de tout genre, voies ferrées et télégraphiques, canaux à express et de diligence, etc. A son appel les Mormons ont travaillé en masse au chemin de fer du Pacifique, et ont construit en entier l'embranchement qui mène à la ville; ils en sont les propriétaires et Brigham Young l'administre.

Depuis quelques années toutes les dominations religieuses ont réussi à s'implanter dans la ville du Lac Salé, mais les écoles libres n'ont pas eu le même succès. On y compte trois journaux quotidiens, dont un seul encore est gentil ou profane, sur une population d'environ dix mille âmes.

Le Tabernacle, dont la renommée est aujourd'hui universelle, est un immense édifice de forme oblongue, ayant une longueur de deux cent cinquante pieds et une largeur de cent cinquante; quarante-six piliers soutiennent son immense voûte, la plus grande de tout le continent américain, si l'on en excepte le *Grand Union Depot*, récemment construit à New-York. La hauteur de cette voûte est de soixante-cinq pieds, et elle semble n'être qu'une seule et même pièce, comme un dos de tortue.

Le Tabernacle peut contenir huit mille personnes assises; il ne sert pas seulement aux exercices religieux, mais à toutes les solennités et à toutes les réunions des Saints, qui n'ont rien de mieux à faire en attendant le dernier jour.

Peu après avoir quitté Ogden, on côtoie les bords du Lac Salé, pendant deux ou trois heures. On y a rive par de nombreux détours au milieu de souriantes vallées dominées par des promontoires s'élevant jusqu'à une hauteur de dix mille à douze mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et couverts de neiges éternelles. Le grand Lac Salé est un phénomène de la nature. Il a quarante-deux lieues de long sur quinze de largeur et renferme plusieurs îles qui sont de véritables oasis. Ses eaux sont si salées qu'aucune espèce d'être ne peut y vivre et que les gibiers de mer s'en tiennent toujours à distance, dans les joncs qui l'avoisinent. Il n'offre pas de débouché et cependant il reçoit les flots de plusieurs rivières; c'est l'évaporation qui absorbe cet énorme volume d'eau qui finirait par inonder plusieurs territoires à la fois si aucune cause ne venait le diminuer.

Cependant, malgré l'activité incessante de l'évaporation, on a constaté depuis la colonisation de l'Utah, depuis que le sol aride a été changé en terrains productifs et florissants, que les eaux du lac se sont élevées certainement de deux à trois cents pieds en moins de vingt ans. Voilà certainement un fait digne de toute l'attention des géologues. Le lac voudrait-il reprendre son ancien empire qui s'étendait jadis jusqu'à une hauteur considérable des monts qui l'entourent? A quelle époque des temps géologiques avait-il atteint cette altitude, c'est ce que rien n'indique; peut-être les montagnes se sont-elles élevées elles-mêmes par l'action volcanique au-dessus de leur niveau primitif; quoi qu'il en soit, c'est un fait certain que ses eaux ont haussé de douze pieds depuis vingt ans, mais cela n'a rien changé à leurs propriétés qui sont éminemment salubres aux baigneurs, surtout dans les maladies chroniques; elles sont chaudes et si agitées qu'on peut flotter à leur surface sans presque aucun effort; il y a de nombreux valétudinaires qui vont tous les ans y chercher la santé et la vigueur, et qui en reviennent robustes, assurés d'une longue vie; c'est une véritable fontaine de Jouvence; seulement il ne faut pas en boire, à moins qu'on veuille se mariner tout vivant.

Nous allons maintenant parcourir au pas de course le chemin qui nous reste à faire pour atteindre la Californie. Voici d'abord la chaîne des Wahsatch qui l'on franchit d'un bond, puis le désert encore une fois sous le nom d'*Alcidi plains*. Rien n'égale la désolation qui entoure ici le regard de tous côtés; de petits côtes aux montagnes coupent seuls l'uniformité des longues et épaisses couches de sable qui gisent sur le sol comme un linéol gris; çà et là la plaine semble s'affaisser et mouille timidement le bas de son manteau sablonneux dans les marais qui se détachent successivement jusqu'à une longue distance du Lac Salé; on en a conclu avec raison qu'autrefois le désert alcalin n'était qu'une partie du lit du grand Lac; du reste, de nombreux faits le démontrent et la géologie n'a guère eu de champ plus assuré; mais laissons la aux savants, l'étude des transformations terrestres étant antipathique à mon récit.

Plus loin, nous atteignons la chaîne des Humboldt plus considérable que celle des Wahsatch qui ne sont guère qu'un encadrement au bassin primitif du Lac Salé; le chemin de fer parcourt ici des vallées et des méandres souvent riches en pâturages, arrosés de temps à autre par de petites rivières serpentant au milieu de broussailles d'arbustes au feuillage scintillant. C'est dans une de ces vallées que se trouvent ces étranges puits naturels à peine visibles à l'œil du voyageur et dont une légère bordure d'herbe indique seule la présence. Ces puits sont au nombre d'environ une vingtaine, et offrent un orifice pres-

que exactement rond, d'un diamètre de six à sept pieds. Rien n'agite la surface de leur eau immobile et jusqu'aujourd'hui tous les sonages les plus obstinés et les plus complets n'ont pu en faire découvrir le fond. Evidemment ces puits sont d'anciens cratères volcaniques depuis longtemps éteints, et l'eau qui les remplit a dû s'écouler tranquillement à travers les profondeurs du sol; toute la surface de la région qui les entoure porte la trace de puissantes commotions de la nature; la lave sous toutes les formes et d'énormes blocs de granit brisés, épars, jetés ça et là dans un désordre fougueux, en sont une attestation frappante. La vallée où se trouvent les puits naturels est toute petite; le train y arrête, s'y alimente d'eau et continue jusqu'à ce qu'on atteigne les falaises, murailles de pierre énormes, coupées à vif, entre lesquelles il n'y a guère que la largeur de la voie ferrée, et qui ont l'air de se menacer les unes les autres. On dirait des titans antiques voulant se précipiter dans une dernière lutte et arrêtés subitement au milieu du suprême effort; ils se regardent, ils frémissent, ils grondent, mais restent impuissants, cloués sur le sol, qui va les retenir pour l'éternité. Les Palisades sont à cinq mille pieds au-dessus de la mer et donnent leur nom à un petit village situé dans leur sein, d'où les diligences rayonnent de tous côtés jusqu'à des distances de cent milles.

Marchons, marchons encore quelques heures, et nous allons atteindre les premiers contre-forts des Sierra-Nevadas. Enfin, nous voilà définitivement sortis du désert, et nous allons entrer dans la vigoureuse et resplendissante nature qui s'étale sur le versant occidental du continent américain.—Le premier phénomène auquel on initie le voyageur, en arrivant dans le Nevada, c'est la grande caverne de Shell Creek Range. Shell Creek est un maigre chaînon des Sierras, dans les flancs duquel s'ouvre la caverne. L'entrée en est basse et obscure sur un espace d'environ vingt pieds, puis, graduellement elle s'élargit en même temps que la voûte s'élève. De nombreuses chambres se découvrent à droite et à gauche du passage, d'une dimension variable; l'une d'elles, appelé la salle de danse, a soixante-dix pieds sur quatre-vingt-dix; le plafond est à une hauteur de quarante pieds et le sol d'un beau sable compacte: une source d'eau, fraîche comme la lèvres d'une vierge, y coule au milieu des gravois, puis, à mesure qu'on avance, s'ouvrent de nouvelles chambres dont les parois ruissellent de stalactites étincelantes. Jusqu'ici cette caverne plonge-t-elle dans le ventre des monts, c'est ce qu'on n'a pu déterminer encore; elle a été explorée jusqu'à une profondeur de quatre mille pieds, mais on n'a pu pénétrer plus avant à cause d'un large précipice qui s'ouvre subitement sous les pas à cette distance.

Nous allons, nous allons toujours; le train semble avoir hâte, aussi lui, de secouer la poussière entassée de trois jours de désert. A travers les gorges et les défilés des montagnes, la locomotive plonge et replonge, tourne et retourne, frémissante, allégre, joyeuse, jetant des cris qui font dresser l'oreille aux échos étonnés, contournant les rochers, descendant avec les pentes, puis se redressant lentement pour gravir quelque plateau, comme un baigneur qui émerge de l'océan. Nous montons, nous montons sans cesse et s'en nous en douter, tant il y a de détours et d'évolutions, jusqu'au sommet des Sierras qui bientôt vont apparaître dans toute leur grandeur sauvage et luxuriante à la fois. Nous passons le Pic du Diable, un seul bloc de pierre haut de mille pieds, aux arêtes vives, semblable à un géant pétrifié au moment où il voulait escalader les nues; nous passons la tombe de la Vierge, tertre solitaire surmonté d'une croix de vingt pieds, qui renferme la dépouille d'une jeune fille morte à dix-huit ans dans cet endroit même où elle accompagnait une troupe d'émigrants, alors qu'il y avait à peine un chemin tracé dans l'immense solitude. De temps à autre, les plaines d'alkali apparaissent encore sous forme de taches de cinq, dix et quinze milles de longueur, mais on sent que la nature fait enfin un effort suprême pour secouer son enveloppe aride et s'agit dans son sépulcre de sable. Les Sierra-Nevadas sont le fruit de ce travail formidable; aussi elles jaillissent, imposantes et splendides, poussant dans tous les sens leurs rameaux altiers, et jettent au désert un défi que mille échos répètent, à mesure que le train poursuit sa course retentissante.

Nous ne sommes encore qu'à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, mais l'ascension est continue, les sommets des montagnes se rapprochent, les forêts qui bordent leurs flancs envoient à tous les vents de l'air leurs puissants parfums; la solitude inanimée a disparu; on sent que l'homme est près, et qu'il apporte à l'interminable richesse minérale de cette région toute la vigueur de son activité.

Au point du jour, le dernier de ce voyage tant de fois maudit, dès que l'aurore commencera d'envoyer quelques feux blêmes sur les cimes blanches des Sierras, et que ses rayons timides courront comme des souffles sur les pentes boisées, au milieu des gorges s'abandonnant à ses baisers féconds, nous aurons atteint Truckee, la première ville qui mérite ce nom depuis le départ d'Omaha, et nous sentirons déjà les premières effluves du paradis californien venant à nous sur l'aile de la brise gonflée de parfums.

A Truckee, nous resterons une demi-heure; cette petite ville est située à peu près au commencement des *snow-sheds* qui, maintenant, vont s'étendre presque sans discontinuité sur une longueur de quarante à cinquante milles. Nous sommes au milieu même des montagnes qui, de tous côtés autour de nous dressent leurs sommets couverts de neiges éternelles et entr'ouvrent sous nos pieds des gorges formidables où brillent tous les feux, où s'épanouissent toutes les caresses de la végétation rendue à la liberté. Nous arrêtons, et maintenant, jusqu'à ce que nous ayons descendu le versant opposé des Sierras, les plus sublimes grandeurs de la nature vont se prodiguer sous l'œil insatiable du voyageur: nous en aurons, pendant une demi-journée, de quoi compenser peut-être pour les quatre premiers jours que nous venons du subir.

Je veux me recueillir un moment pour raconter les impressions encore si vivaces, si profondes, peut-être uniques dans ma vie errante, que j'ai éprouvées sur tout le parcours des Sierra-Nevadas; je ne pourrai pas les retracer, mais si j'arrive seulement à en retrouver quelques reflets, j'aurai fait beaucoup pour le lecteur, et pour moi-même qui en ai conservé un impérissable souvenir.....

La petite ville de Truckee est entourée de neige pendant toutes les saisons de l'année, sous un soleil radieux et piquant. Mais à côté de la neige sont les fleurs; les glaciers des montagnes creusent leur lit et y restent, mordus en vain par le soleil qui ne peut percer leur épaisse couche, tandis que tout auprès la végétation revêt ses plus scintillantes couleurs.

Quatorze milles plus loin est le *Sommet*, le point le plus élevé qu'atteint le chemin de fer dans les Sierras. Nous y sommes à une hauteur de sept mille pieds, avec la perspective lointaine des plus hauts pics qui s'élèvent jusqu'à dix et onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est ici la ligne de

séparation des eaux qui descendent des montagnes et qui toutes vont grossir une seule rivière, la Sacramento, qui débouche dans le Pacifique. Il nous reste deux cent quarante-cinq milles à faire pour atteindre San-Francisco.

Nous touchons au terme; chacun le sent à la figure épanouie des voyageurs, à leur regard brillant d'espérance. Le ciel, où courent des franges d'azur et de pourpre, envoie mille rayons qui éblouissent le front argenté des Sierras. Sur ces hauteurs qui touchent aux nues, la nature prend un air de fête grandiose qui éclate comme une immense fanfare céleste; la joie et la délivrance rayonnent dans ces superbes élans des montagnes qui cherchent à atteindre, chacune, le plus haut point possible de l'espace: avec elles s'élève l'âme des voyageurs enfin affranchis de la pesante étreinte du désert; le transport de la nature se communique à tout ce qui respire, et en la voyant si glorieuse et si fière de s'exercer dans toute sa puissance, on se sent soi-même renaitre et grandir sur les ailes infinies de l'imagination.

Oh! quel spectacle et quel enchantement! Ici vous tournez quelque cap gigantesque qui se dresse au-dessus d'un abîme de quinze à dix-huit cents pieds; à peine y a-t-il la largeur de la voie ferrée; le train passe lentement, mesurément, un rien suffirait pour le précipiter dans l'abîme entr'ouvert; le regard du voyageur, à la fois épouvanté et charmé, contemple avec ravissement et se détourne avec terreur; c'est que cet abîme est à la fois terrible et délicieux. Dans cette horreur béante la nature a enfoui, comme dans un refuge, ses plus brillants trésors; elle l'a recouverte d'un tapis de feuillages dorés et de fleurs; on dirait une couche du paradis glissant aux sombres profondeurs de la terre. Les vallées et les gorges des Sierras ont une grandeur magique et en même temps juvénile, quelque chose de nouvellement éclos, frais, riant et formidable à la fois; que dire en effet de ces immenses précipices qui n'ont rien de farouche que leur profondeur, et qui de tous côtés envoient au regard les mille rayons de leurs jardins, de leurs parterres émaillés? Presque au fond d'eux on peut voir de jolis petits villages de dix, quinze ou vingt feux, d'où leurs habitants gravissent jusqu'aux plateaux à travers des sentiers bordés de plantes et d'arbustes aux feuillages de toutes les nuances; on y voit aussi des rivières coulant au milieu d'innombrables détours, comme des serpents effrayés; l'éclat fugitif de leurs flots se mêle avec celui de la végétation qu'ils reflètent et qu'ils alimentent, pendant que le spectacle de l'industrie humaine qui, jusque dans ces profondeurs, cherche des éléments à son activité, viens s'ajouter encore aux magnificences de la nature.

Les pentes et les vallées des Sierras sont couvertes de pins exploités sur une grande échelle, en même temps que retentissent de toutes parts les travaux des mineurs disséquant les inépuisables mines d'or et d'argent.

On conçoit qu'un chemin de fer ne peut traverser une chaîne de montagnes en droite ligne, qu'il contourne sans cesse et suit chaque détour; il ne peut pas escalader les pics ni plonger dans des gorges, et par conséquent la route à faire se trouve de beaucoup rallongée, mais qui s'en plaindrait dans les Sierras? On ne se lasse jamais d'un pareil spectacle. Le véritable beau et le privilège d'être de plus en plus nouveau, de même qu'un sentiment profond puise de nouvelles forces dans sa durée et ne s'altère jamais à aucun contact.

Lorsqu'on a descendu le versant opposé des Sierras on commence à voir se dérouler dans un lointain magique les glorieux champs de la Californie. On entre en plein dans la vallée féconde de la rivière Sacramento; tout ce que la nature peut produire s'étale sous le regard; les céréales de toute espèce, le maïs, les vignobles, les champs de moutarde, de betterave, des vergers qui contiennent tous les fruits imaginables, jusqu'aux plants de caféiers et de mûriers pour les vers à-soie, tout cela flotte et se balance avec orgueil sur les mamelles gonflées du sol; mais aussi, comme contre-partie, la poussière devient intense et les mouches intolérables. Le ciel est plein d'azur et le soleil joyeux; déjà quelques souffles affaiblis du Pacifique viennent toucher le front du voyageur qui sent sa vie renaitre et l'espoir s'agiter dans son sein.

A une heure de l'après-midi on atteint Sacramento, capitale, de la Californie, petite ville de dix-huit mille âmes, ravissante lumineuse sous un ciel de pourpre qui, pendant des mois entiers, ne change point. Nous n'avons plus maintenant que quarante-six lieues à faire pour atteindre San-Francisco, où nous serons le soir même à huit heures.

Sacramento est enveloppé d'arbres, de vergers odorants, et repose sur les bords de la rivière qui porte son nom; on y arrête une demi-heure pour prendre le dîner, puis on se remet en route pour le Pacifique dont on voit au loin les rivages montagneux bleuir à l'horizon.

Maintenant, nous allons traverser de nombreuses petites villes dont la population varie de deux mille à dix mille âmes; nous sommes dans l'Etat le plus riche de l'Union américaine; nous allons passer par l'Eldorado, dont le sol fourmille des ossements accumulés des chercheurs d'or. Aujourd'hui c'est la culture de la vigne et des fruits qui fait la principale occupation de ses habitants; la récolte du vin et du cognac donne jusqu'à trois cent mille gallons; une colonie de Japonais y a même introduit la culture du thé qui a réussi admirablement; celle des vers à-soie donne de forts beaux résultats, et l'on voit arriver promptement le jour où cette terre favorisée du ciel produira également les épices de l'Asie et les fruits des tropiques.

A. BUISS

(A continuer.)

LE PREMIER RENDEZ-VOUS

Je viens de la revoir cette place adorée,
Place à jamais déserte et qui semble dormir;
Place de tous connue, et pourtant ignorée,
L'herbe semble y rester froide et désespérée
De ce doux souvenir.

Rien ne semblait changé, car même sur la terre
Dormaient quelques débris d'une rose arrachés;
Ils semblaient sommeiller en gardant un mystère
Et donnaient leurs parfums à la place si chère
Qui les avait cachés.

La brise fo'âtrait à travers le feuillage—
Ce n'était pas un souffle, un soupir tout au plus,
Et son chuchottement, comme un doux babillage,
A travers les buissons laissait sur son passage
Des accords suspendus.

C'est sur ce banc moussieux où l'herbe se lutine,
Que nous vînmes, tous deux, en rêvant nous asseoir;
C'est là que sans frayer sa lèvres purpurine
Caressait avec joie une fleur d'églantine
Qui souriait au soir.

C'est là que j'ai senti les fleurs de la tendresse
Envahir à la fois mon esprit et mon cœur;
C'est là que tout dans l'air respirait la mollesse
Que tout berçait d'amour et de parfums d'ivresse
Mes rêves de bonheur.

C'est là, sur ce tapis de mousse et de verdure,
Que ses pieds frémissants ont tourmenté le sol,
Et que ses yeux rêveurs, en voyant la nature,
Laisaient trembler son cœur tout rempli du murmure
D'un léger rossignol.

O souvenir charmant d'une heure solennelle,
Rêves d'amour bercés pour la première fois,
Avenir entrevu dans la vie éternelle,
Alors qu'un ange blond caressait de son aile
Le son de cette voix!

Espoir et doux soupirs enfermés dans un cœur d'âme,
Chansons, propos discrets, emportés sans retour,
Regards pleins de langueurs, où se mourait la flamme,
Battements oppressés qui révélaient la femme
Et doux serments d'amour....

Longs rêves embrasés d'une seule parole,
Alors qu'un gros soupir parle pour votre émoi,
Pensers qu'emportera le destin qui s'envole,
Pensers que le destin livre à l'heure frivole,
Sans regret et sans loi!

Tout a passé sur nous comme passe une étoile
Qui d'un sillonn de feu s'embrase dans les airs,
Tout a chanté l'amour que l'amour seul dévoile,
Du bonheur, le mystère a soulevé le voile
A nos yeux entr'ouverts.

Tout cela s'est éteint comme un rêve qui passe.....
Une heure, et tout a fui, par le vent dissipé;
Et rien n'a plus parlé.... de même dans l'espace
L'oiseau ne chante plus quand sa veine se glace
Et qu'il se sent frappé.

Mais tout n'a pas vécu pour ne vivre qu'une heure—
Qui frémit une fois peut sans cesse frémir;
Et Dieu n'a pas voulu quand l'âme souffre et pleure
Que l'amour fut un mot, que l'espoir fut un leurre
Qui trompe l'avenir.

Et ces transports secrets que l'âme porte en elle
Semblaient encor vibrer ainsi que des chansons,
Et nos serments d'amour, de tendresse éternelle
Comme un fil de la Vierge à la blancheur si belle,
Semblaient pendre aux buissons.

GASTON WIALARD.

A VICTOR-EMMANUEL

POUR L'ALBUM DE L'HONORABLE T. FOURNIER

Triomphe, roi bandit, la victoire est à toi!
Te voilà le grand maître en la Ville Eternelle,
Et tu tiens dans tes fers notre Pontife-Roi!....
Triomphe, renégat!.... ton œuvre est immortelle!

Enfin tu crois tenir sous toi la papauté,
Comme un vautour avide étiret une colombe,
Et tu te réjouis, dans ta folle fierté,
Que la voix du Christ meurt et que l'Eglise tombe!

Quoi! tu ne sais donc point, sanguinaire apostat,
Que le soleil lui-même après un jour d'orage....
Triomphe donc.... demain, de son plus vil éclat
Rome rayonnera pour montrer ton naufrage!

Alors le grand martyr qu'admire l'univers,
Même sous le genou de son vainqueur immonde,
En victoires verra se changer ses revers,
Apparaître plus grand que tous les rois du monde!

Car depuis deux mille ans la tempête a grondé,
Les vagues ont rugi contre l'esquif de Pierre,
Et toujours, ô mystère! une main l'a guidé,
Et devra le guider vers l'éternelle sphère.

Et quand tes ennemis, ô catholicité,
Etouffés du succès de leurs luttes suprêmes,
Croyaient te voir tomber sous leur impiété,
C'est à ce moment-là qu'ils tombèrent eux-mêmes!

Et quand le conquérant, dont le glaive de feu
Sous son tranchant faisait trembler l'Europe en peine,
Voulut un jour toucher au Vicaire de Dieu,
C'est alors que du front il toucha Sainte-Hélène!

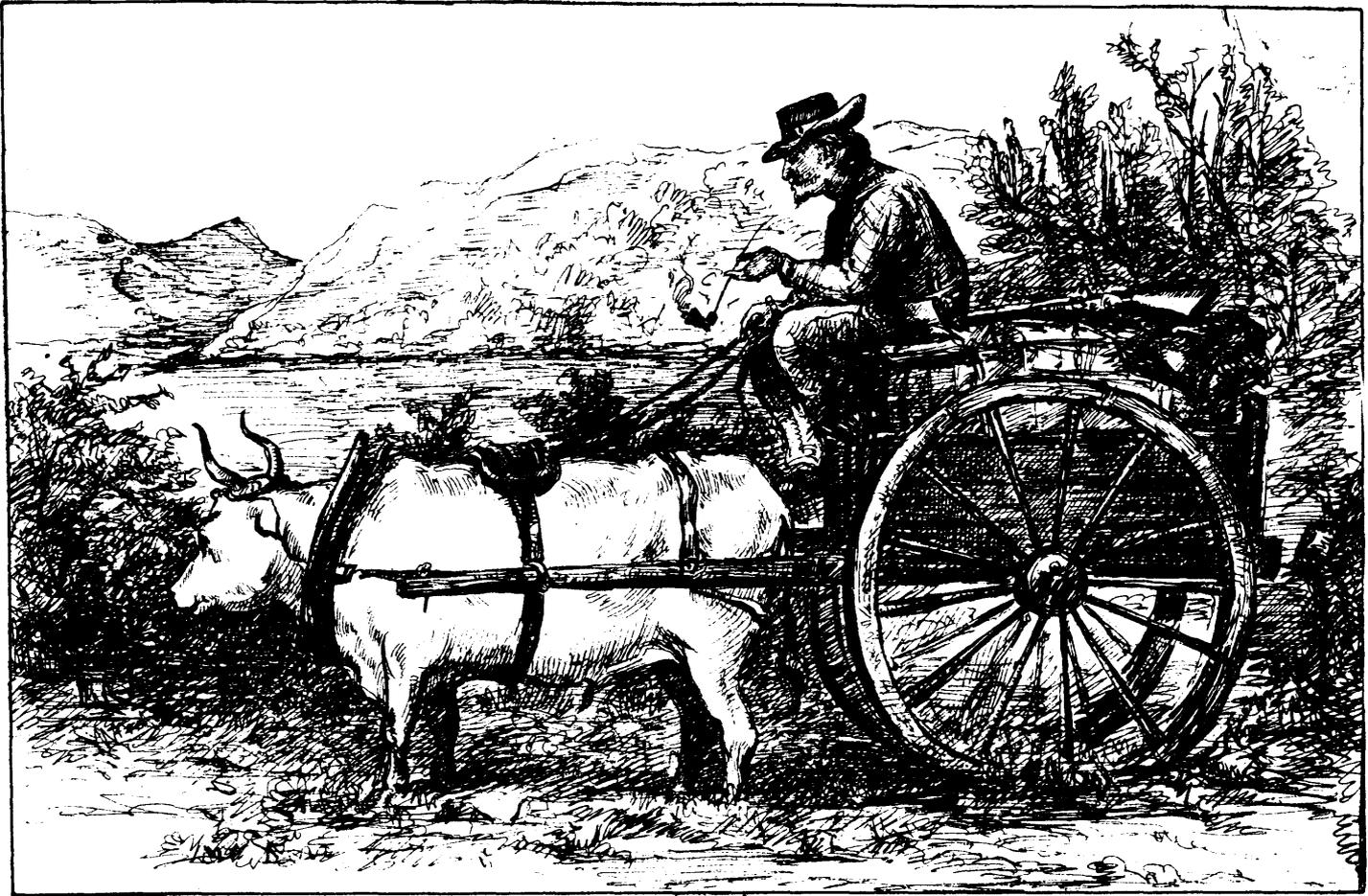
Mais pour toi le passé, vampire, est sans leçons!
Pourvu que tu sois roi, pourvu que l'on t'acclame,
Rien ne peut arrêter tes violations:
Le tison du remords s'est éteint dans ton âme.

Et tu dis: "Gloire à moi! Je l'ai soumise enfin
"Ce vicillard qui tenait Rome dans l'es-clavage;
"La puissance de Christ déjà tire à sa fin,
"Et la liberté va régner sur mon rivage!

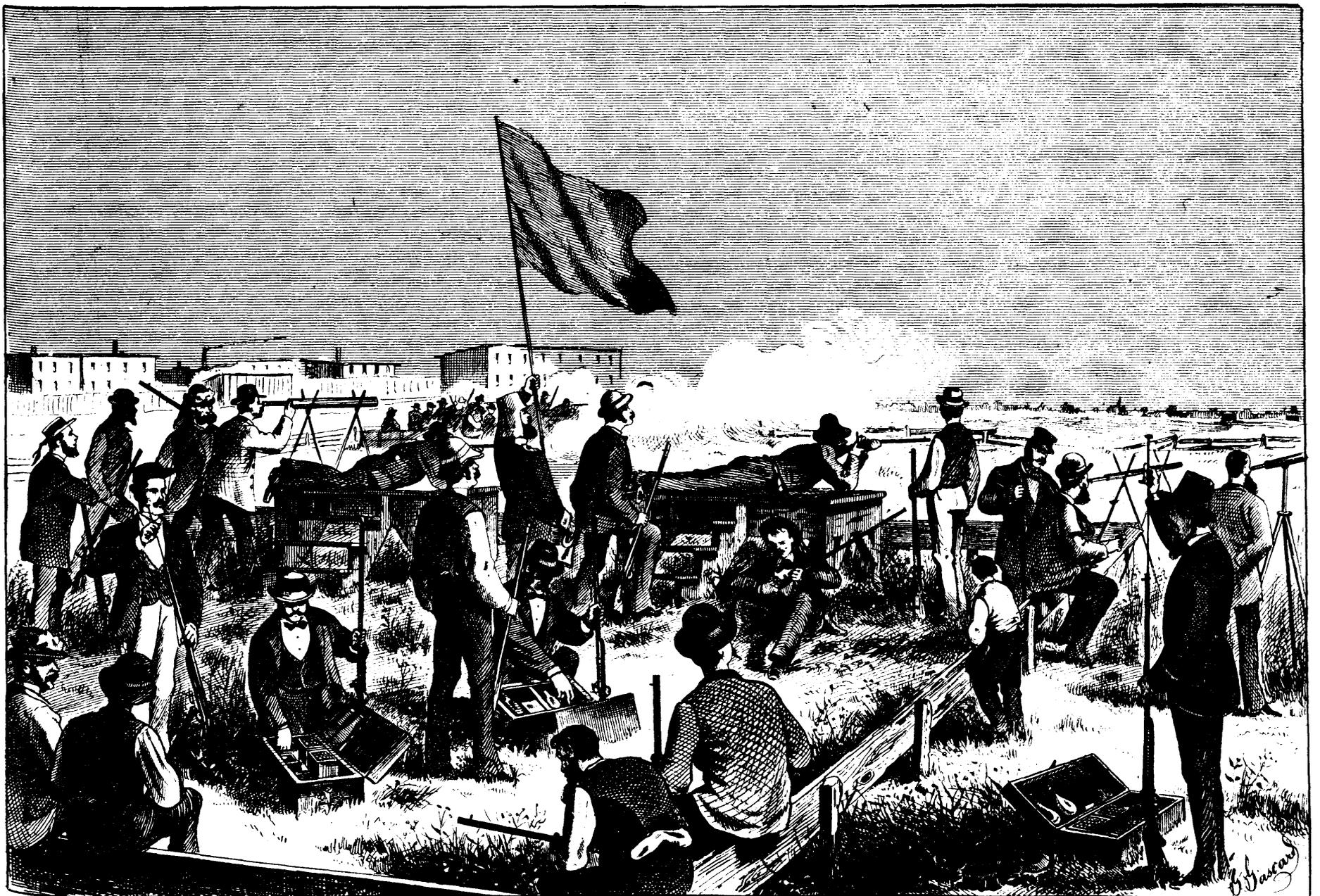
"Et mon nom, astre d'or, toujours s'élèvera,
"Et les siècles futurs proclameront ma gloire!"
—Non, tu n'as pas menti, ton nom maudit vivra,
Mais en lettres de sang, aux pages de l'histoire!

Et, lorsque l'avenir, voulant d'un criminel
Peindre l'atrocité, l'audace scélérate,
Aura nommé Juda, Lacenaire, Erostrate,
Il ne t'oubliera point, Victor-Emmanuel!

W. CHAPMAN



POLICE A CHEVAL DU MANITOBA—MÉTIS TRANSPORTANT LES BAGAGES DANS UNE "CHARRETTE A BŒUF"
DESSIN DE NOTRE ARTISTE M. HENRI JULIEN



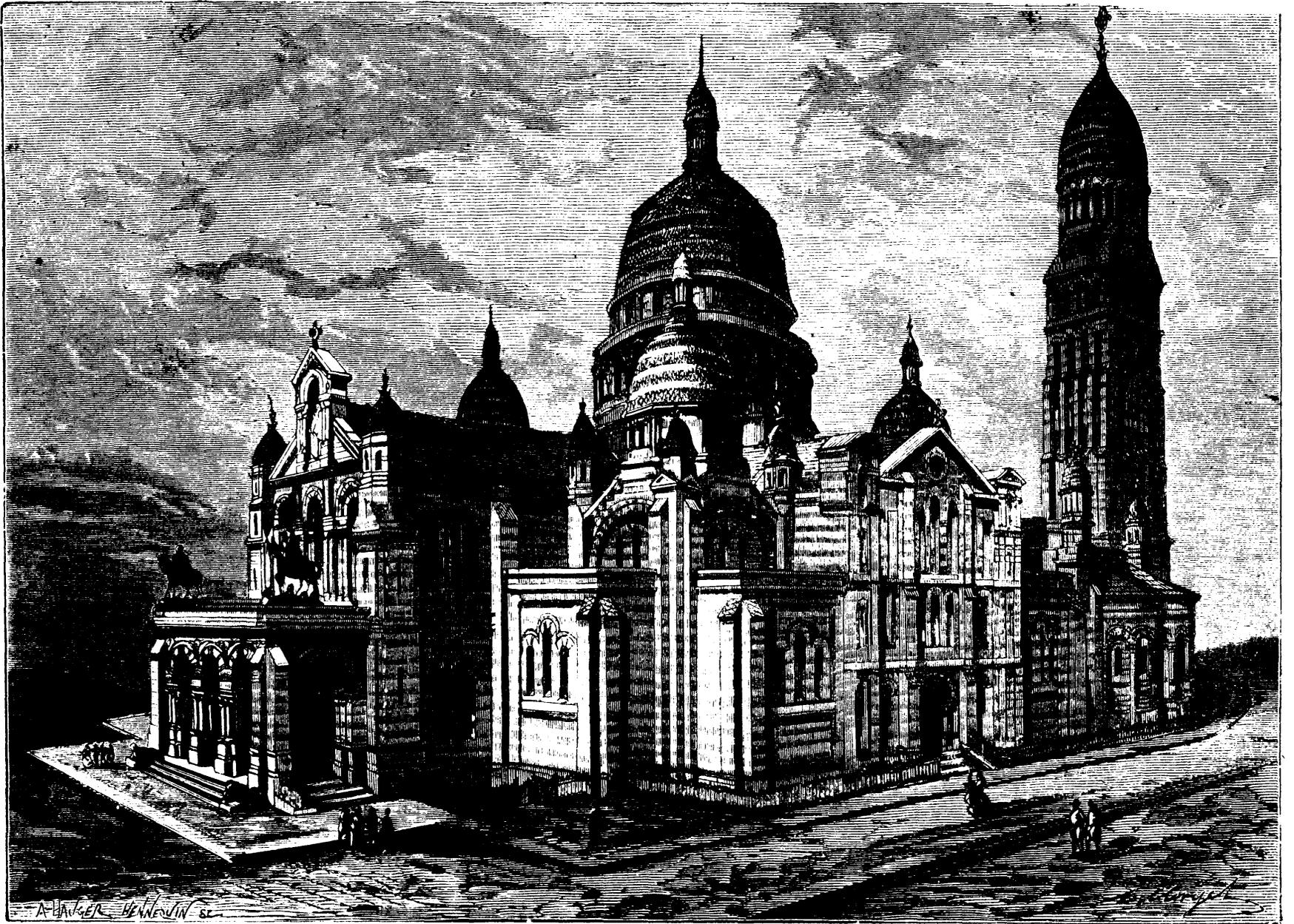
TIR A LA CIBLE A LA POINTE ST. CHARLES, MONTREAL—DESSIN DE NOTRE ARTISTE M. GASCARD



EN TEMPS DE PAIX



TRAVERSANT LE RUISSEAU



L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR, A PARIS



LES BUVEURS DE SANG AUX ABATTOIRS, A PARIS

L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 3 SEPTEMBRE 1874

LA SITUATION AU MANITOBA

On a pu lire dernièrement dans notre journal que, suivant le *Métis*, le régime de la responsabilité ministérielle était enfin établi dans la province du Manitoba, et cette nouvelle a dû réjouir nos lecteurs qui savent que c'est dans la liberté que nos compatriotes du Nord-Ouest trouveront le salut. Malheureusement cette nouvelle ne semble pas confirmée par les faits. Les membres du ministère Girard ne se sont point fait réélire, ce qui pourtant aurait été la première condition d'un véritable régime "responsable."

On a lu aussi dans nos colonnes que le R^{vd}. P. Lacombe, après avoir travaillé avec ardeur à créer un mouvement d'émigration canadienne-française vers le Manitoba, a cru cependant, à la suite des dégâts causés par l'invasion des sauterelles dans le Nord-Ouest, devoir conseiller aux émigrants de retarder leur départ.

La situation du Manitoba se résume donc en deux mots : Pas encore de gouvernement responsable, pas encore d'émigration française.—Nous ne parlons pas de la question de l'amnistie, qui prime toutes les autres, mais qui ne peut être réglée qu'en dehors de la province.

Il nous est difficile de comprendre ici pourquoi le cabinet de M. Girard n'a pu inaugurer franchement le régime de la responsabilité ministérielle en arrivant au pouvoir ; mais ce que nous savons très-bien c'est que le principe de responsabilité est consacré par l'acte constitutionnel qui unit le Manitoba à la Confédération canadienne, et que l'oubli de ce principe, tout retard apporté dans sa mise en pratique constitue une violation réelle de la loi en même temps qu'une injustice envers la population métisse, qui a posé comme première condition de son alliance avec nous l'octroi de toutes les libertés constitutionnelles dont nous jouissons nous-mêmes. L'excitation continuelle qui règne au Nord-Ouest depuis les troubles de 1869-70, est sans doute pour beaucoup dans l'état de choses actuel ; les émigrants de l'Ontario, soulevés par l'exécution de Scott et fanatisés par des hommes sans scrupules, sont les plus grands adversaires d'une liberté politique dont les Métis pourraient profiter comme eux. On voit ainsi au Manitoba ce qui a été vu autrefois dans le Bas-Canada : la liberté anglaise repoussée par des Anglais, et réclamée par des Français ! Espérons que cette anomalie disparaîtra bientôt et ne laissera pas plus de traces là-bas qu'elle n'en a laissés ici.

Si nous comprenons bien ce qui se passe au Nord-Ouest, le premier devoir des nouveaux ministres serait de s'attacher à l'observance rigoureuse de toutes les clauses de la constitution. Aujourd'hui ils sont solidaires les uns des autres, mais en réalité ils sont responsables directement, non pas aux Chambres, mais au Lieutenant Gouverneur. Cette solidarité, sans la responsabilité au peuple, doit enchaîner jusqu'à un certain point la volonté des représentants des Métis dans le cabinet : nous ne voudrions pas trop insister là-dessus, mais la chose se comprend.

D'autre part, si les Métis se sentent faibles dans la lutte qu'ils ont à soutenir, c'est dans l'émigration française qu'ils doivent chercher des forces nouvelles. Au moment de l'entrée du Manitoba dans la Confédération, la population métisse française était en majorité dans cette province ; aujourd'hui elle est en minorité. Pourquoi ? sinon parce que la province d'Ontario a dirigé ses émigrants de ce côté-là. Et pourquoi n'avons-nous pas fait la même chose ? Parce que, apparemment, l'on nous a inspiré une trop grande horreur des sauterelles, lesquelles, chacun le sait, sont plus dangereuses pour les fils de St. Jean-Baptiste que pour les Orangistes.

Nous voyons avec plaisir que nos compatriotes des Etats-Unis comprennent les choses autrement. A une assemblée qui a eu lieu à Fall River, le 16 août, on a décidé d'envoyer M. Achille Monty au Manitoba pour préparer les voies aux Canadiens-Français qui veulent se rapatrier. Une souscription a été faite immédiatement pour payer les frais du voyage de M. Monty.

Pareil mouvement devrait être encouragé au Nord-Ouest et imité dans la province de Québec.

OSCAR DUNN.

RUMEURS

Le *Courier du Canada* publiait en tête de ses colonnes, le 26, la note suivante :

"Le Conseil Exécutif a siégé hier. M. Robertson, paraît-il, n'en viendra à aucune décision avant huit ou dix jours, temps requis pour consulter ses constituants.

Le plus probable est que le ministère actuel rencontrera les chambres, instituera une enquête, et établira son innocence et sa bonne foi dans l'affaire des Tanneries. Les députés, pièces en mains, rendront ensuite leur verdict."

On lit dans l'*Evénement* :

"Les rumeurs politiques vont leur train au sujet du nouveau cabinet local. On invente toute espèce de combinaisons ministérielles.

"Celle de la dernière heure et la plus vraisemblable est celle-ci :

M. Ouimet, Premier Ministre.

M. Chapleau, Procureur Général.

M. Malhot, Solliciteur Général.

M. Ferrier, Président du Conseil.

M. Fortin, Terres de la Couronne.

M. Archambault, Travaux Publics.

M. Robertson, Trésorier.

"L'hon. M. Robertson a, paraît-il, demandé huit jours de réflexion. On pense qu'il finira par donner sa démission, et que l'hon. M. Ferrier n'acceptera pas l'offre d'entrer dans la nouvelle administration.

"Dans tous les cas, le cabinet est décidé de braver les chambres, coûte que coûte."

Le *Nouveau Monde* dit que si la crise actuelle se termine ainsi, il en sera guère mécontent.

NOUVELLES

On mande du Manitoba que les sauterelles qui ont commis tant de dégâts dans cette province, sont presque entièrement disparues.

Le portrait de l'hon. P. J. O. Chauveau, ci-devant président du Sénat, peint par M. Eugène Hamel, est en ce moment, exposé à Québec, à la chambre du conseil législatif. Des critiques compétents s'accordent à dire que c'est une œuvre d'un grand mérite, faisant beaucoup d'honneur à notre jeune artiste québécois.

Le portrait de M. Chauveau est destiné à la galerie des portraits historiques du parlement fédéral, à Ottawa.

Il est rumeur, dans les cercles politiques, dit la *Minerve*, que le parlement fédéral sera convoqué au mois de décembre pour prendre en considération le projet de traité de réciprocité.

Le gouvernement fédéral, dit-on, a décidé d'abolir l'École de Marine de Québec.

Il est rumeur que M. L. C. Bélanger, qui a abandonné dernièrement la rédaction du *Pionnier*, a l'intention de fonder un nouveau journal à Sherbrooke.

La société des antiquaires de Paris (France) fait une souscription pour l'achat du vieux fort de Chambly, dans le but de le réparer. Les écrits de M. Benjamin Sulte, qui ont fait connaître en France ce vieux monument, témoin des exploits des premiers pionniers du Canada, ont poussé beaucoup à ce mouvement.

M. R. Middleton, rédacteur du *Quebec Gazette*, est mort hier, à Trois-Rivières, d'une paralysie du poumon. Il était parti samedi soir de Québec, en bonne santé.

L'hon. Juge en chef Meredith, a obtenu un congé d'absence de trois mois ; il part samedi pour l'Europe.

On télégraphie de Fort Garry, le 26 :

L'exécution du soldat Michaud pour avoir assassiné le jeune Brown, en juin dernier, a eu lieu à huit heures ce matin.

Il devait lire quelque chose sur l'échafaud, mais il ne l'a pas fait. Il a attribué son crime à l'ivrognerie et à la mauvaise compagnie.

L'exécution a été privée.

Le site pour le terminus du chemin de fer du nord à Québec, est définitivement arrêté. Ce sera cette étendue de terrain, au marché du Palais, au pied de la côte du Palais présentement occupée par la pesée et la station du feu.

Une fois terminée, la gare sera une magnifique bâtisse, ayant deux cents pieds de long et pourvue de toutes les améliorations modernes. Le contracteur a l'intention d'en commencer les fondations dans quelques jours.

On exhibe à Toronto un homme à vapeur pouvant marcher dix milles à l'heure. Cet automate a cinq pieds de haut et marche avec autant d'aisance que n'importe quel homme naturel. L'inventeur est un mécanicien de Hamilton nommé C. C. Roe qui se propose de visiter toute la puissance avec son compagnon de fer.

L'élection de M. William McGregor, député du comté d'Essex, a été annulée pour cause de corruption.

L'enquête n'a établi aucun fait grave à la charge du membre siégeant, mais on a réussi à prouver que ses agents avaient violé la loi en payant des cabaleurs et en donnant des liqueurs enivrantes aux électeurs. Dans chaque cas cependant les déboursés ont été insignifiants.

Cette décision du tribunal prouve la sévérité de la loi et doit être une leçon pour l'avenir.

Le Rvd. M. Michaud, de Lawrence, Mass., doit prendre un congé de trois ou quatre mois pour sa santé.

Officiers de la société de Danielsonville, Conn : Président, Siméon Farley ; Vice-Président, Pierre Bourdon ; Sec.-Arch., François Tétrault ; Sec.-Corr., François Hubert ; Trésorier, Henri T. St. Onge.

Le Rvd. Messire Halde, est parvenu à établir une belle congrégation à Waterville, Maine. A force d'énergie, de sacrifices de tous genres, ce dévoué missionnaire a bâti une jolie église. L'évêque de Portland a publiquement reconnu l'esprit apostolique du Rvd. Mes. Halde, et la foi religieuse des Canadiens de Waterville. Nous regrettons d'avoir égaré une correspondance très intéressante à propos de la dédicace de cette église. Nous tenons cependant à faire connaître le zèle religieux du dévoué missionnaire de Waterville.

Nous apprenons avec plaisir que l'école française fondée à East-Douglas, Mass., par la générosité du Rvd. J. B. Couillard et sous l'habile direction de H. V. Giard, Ec., est fréquentée par un bon nombre d'élèves.

Une école du soir fonctionne aussi très bien à Man-chang, où M. Giard se rend deux ou trois fois la semaine pour enseigner le français.

A propos d'écoles nous étions dans l'erreur, la semaine dernière, en annonçant que le Rvd. curé de Danielsonville, avait obtenu que le français fut enseigné dans les écoles publiques. Il est étranger à la chose. Mais d'un autre côté il a établi une école catholique où le français est enseigné.

La population catholique de Lebanon, N. H., qui se compose presque exclusivement de Canadiens Français désire avoir un prêtre canadien. Elle doit faire une pétition à l'évêque de Portland, à ce sujet, aussitôt qu'il sera revenu d'Europe.

On parle d'établir une société de construction parmi les Canadiens de Worcester. Le Rvd. J. B. Primeau et M. Ferd. Gagnon sont les moteurs de ce projet qui rendrait de grands services pour l'établissement de nos compatriotes de l'endroit, s'il était mis à exécution.

L'hon. M. Robertson a été l'objet d'une réception enthousiaste, jeudi dernier, à Sherbrooke, où il s'était rendu, en arrivant d'Europe. Ses électeurs lui ont présenté une adresse, pour le féliciter de l'heureux succès de son voyage et lui exprimer leur confiance. Cette adresse était signée par les premiers citoyens de Sherbrooke.

M. Robertson répondit en remerciant ses concitoyens de leur cordiale réception.

Son voyage a été aussi heureux qu'il pouvait le désirer. Il a réussi à surmonter toutes les difficultés qui se sont présentées.

L'emprunt provincial a été négocié à 97½, et la veille de son départ d'Angleterre, les débentures se vendaient à 98½.

M. L. H. Huot a laissé la rédaction du *Canadien*, ces jours derniers. M. Huot doit partir bientôt pour un voyage en Europe.

La contestation de l'élection de feu l'hon. Robert Cunningham, député de Marquette, Manitoba, aux Communes, vient de se terminer par le succès du pétitionnaire, M. Joseph Ryan, avocat, du Portage LaPrairie.

M. Cunningham avait obtenu une majorité apparente de 42 voix, mais après une épreuve légale du scrutin et le retranchement de 62 votes illégaux, le juge Wood a déclaré M. Ryan élu par 20 de majorité. M. Cunningham étant décédé, le pétitionnaire a eu franc jeu pour faire sa preuve et n'a pas été soumis aux ennuis et aux inconvénients d'une contre-preuve.

M. Ryan est un réformiste et un ami du gouvernement actuel.

Nous accusons réception de l'*Annuaire de l'Université Laval pour l'année académique 1874-75*. Cet *Annuaire*, le dix huitième du nombre, renferme, outre les renseignements ordinaires des années précédentes, deux notices biographiques de M. Lucien Turcotte, jeune professeur de la Faculté de Droit, décédé le 12 janvier dernier, et son éloge funèbre, prononcé par M. le Recteur Hamel, le 21 janvier, à l'occasion du service chanté dans la chapelle du Séminaire.

L'une de ces deux biographies est tirée de l'*Opinion Publique* ; l'autre, plus courte, mais remplie de beaux sentiments, est extraite du *Canadien*. Ce petit livre renferme aussi une liste des dons faits à l'Université Laval par diverses personnes, soit pour la bibliothèque, soit pour le musée. On voit de plus, par l'*Annuaire*, que son Excellence le comte de Dufferin, gouverneur général de la Puisseance du Canada, offre annuellement au concours, aux élèves de dernière année de la faculté de Droit, une médaille d'or et une médaille d'argent, formant un premier et un second prix, et aux élèves de philosophie de première année du séminaire de Québec, une médaille d'argent et une médaille de bronze.

Nous apprenons avec infiniment de plaisir la formation d'une société St. Jean-Baptiste de secours mutuels parmi les Canadiens de Boston. Nous détachons les passages suivants d'une correspondance que nous adresse, à ce sujet, M. LeGrand-Girouard :

Ce n'est qu'après bien des difficultés, M. le Rédacteur, qu'une poignée d'hommes courageux comme Messieurs Ives Giroux, Joseph Laporte, Olivier Doré, Etouart Joubert, Louis Bédard, Edouard Bertrand, et bien d'autres y compris votre humble serviteur ont pu former cette société. Ce projet d'une société de St. Jean Baptiste et de secours mutuels était d'autant plus difficile, que les Canadiens en cette ville sont répandus un peu partout et au hasard. Enfin nos efforts ont eu le plus grand succès. Plus de soixante Canadiens assistaient à notre première réunion d'hier soir et plus de cinquante d'entre eux se sont fait inscrire comme membres actifs et ont adopté les statuts de la société.

Boston ne pouvait rester en arrière, lorsque tant de petites villes se sont déjà formées en sociétés St. Jean Baptiste

et de secours mutuels et font honneur à notre nationalité.

Voici la liste des officiers :

1er Président	Mr. Ives Giroux.
2e " "	" Olivier Doré.
3eme " "	" Edouard Bertrand.
Secrétaire archiviste	" Joseph Laporte.
" contre-pendant	" A. Le Grand Girouard
" financier	" Charles Dumas.
Trésorier	" Ludger Joubert.
Sergent d'armes	" Joseph Débigarie.

Les Messieurs dont les noms suivent ont été nommés Directeurs par acclamation : F. Boisvert, Olivier Garceau père, Louis Bédard, Edouard Michelin, Pierre Paradis.

Le Dr. T. Garceau a été nommé médecin de la société. Il voulut bien annoncer à la société au milieu du discours qu'il nous adressa que des arrangements avaient été pris pour que Boston eût son prêtre et son église française et ce avant trois mois.

Messieurs Ives Giroux, Joseph Laporte, A. Le Grand-Girouard, et Joseph Lebœuf, avocat de Cohoes, N.Y., qui se trouvaient dans la salle, prirent successivement la parole.

Le 13 courant, Joseph Lebœuf, Ec., avocat et juge de la cour de police de Cohoes, N. Y., a *lecturé* devant le cabinet de lecture de Haverhill, Mass. Mr. Lebœuf a parlé de la fête de Montréal. Nous avons reçu une correspondance anonyme à propos de ce discours, que nous ne publions pas. La société canadienne française de Lawrence assistait en corps à la lecture. Le Dr. A. Mignault invité à la parole, s'en tira par des saillies très heureuses *ad hominem*, qui réjouirent beaucoup l'auditoire.

Le Rév. Messire J. P. Primeau, J. C. Michaud et L. A. Casgrain, étaient présents à la lecture. La bande Lafayette de Haverhill, sous la direction de M. Bisson, fournissait la musique.

Election des officiers de la société St. Jean-Baptiste de Marlborough, Mass. :

O. Levasseur, prés.
Ant. Blanchette, vice-prés.
J. B. Gendreau, sec. arch.
P. Metivier, sec.-finan.
A. Marchette, ass.-sec.-finan.
G. Broillet, sec.-cor.
J. Vigeant, trésor.
P. Thibault, com.-ord.
G. Fontaine, ass. com. ord.
Comité d'enquête : P. Boulé, P. Maynard, X. Leblanc.
Médecin : J. A. Tremblay.

Election des officiers de la Société St. Jean-Baptiste de Millbury, Mass. :

Ferd. Gagnon, prés. honoraire.
A. Martin, prés.
P. P. on, 1er vice-prés.
C. Cusson, 2d " "
O. Faucher, sec. arch.
J. Faucher, sec. finan.
J. Thériaque, sec.-cor.
J. B. Lagace, trésorier.
J. Arpin, com.-ord.
Directeurs :—C. Benoît, G. Roch, A. Garnodier, A. Faucher.

Le 14 le Club Dramatique de Worcester, a donné une représentation au profit de la bande de musique. Il y avait une bonne salle. Les pièces ont été bien rendues, et les artistes se sont distingués.

M. Côme Tétrault est agent voyageur aux Etats-Unis pour l'*Emerald National*.

Mr. H. V. Giard, est agent de ce journal pour East Douglas et Moncheng.

Mr. Jos Dubois pour Greenville et Mason Village.

Le 19 le feu a détruit, à Grafton, Mass., une maison occupée par quatre familles canadiennes. Tout leur ménage et leurs habits ont été brûlés et l'un deux, Mr. Vincent a perdu \$165 en *greenbacks*.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des Bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafund et cie. 25 cents la boîte.

NOS GRAVURES

" CHARRETTE A BOEUF "

Nous ne sommes jamais allé dans le Nord-Ouest, mais il semble que ce dessin est exact. Ce boeuf qui traîne la charrette *d'un pas tranquille et lent, ce brave Métis, monarque indolent*, qui fume sa pipe en toute patience, tout cela paraît d'un naturel parfait.

TIR A LA CIBLE

La pointe St. Charles est l'endroit classique pour les concours à la carabine. Notre artiste a parfaitement saisi la physionomie de la dernière réunion qui a eu lieu là.

EN TEMPS DE PAIX

—Pardons, l'ancien, pourriez-vous me faire celui de m'insinuer un peu de feu.

—Oui, très-bien ! les conscrits à présent ils fument des cigares comme les colonels du temps de l'Empereur ! Voyons, allumez... censément, dépêchez vous !

Telle est la conversation qui a dû avoir lieu entre ce vieux de la vieille, cet ancien sergent de la Grande Armée, et ce jeune soldat, espérance de l'avenir, ami des bonnes d'â présent. C'est le temps de la paix, tout le monde s'amuse, mais Sedan n'est peut-être pas loin.

TRAVERSANT LE RUISSEAU

Rien de plus gracieux que ce tableau. Comme elle est fière cette jeune mère de porter son enfant à travers ce qui doit paraître à ce dernier un grand danger ! Plus tard l'enfant, devenu homme, portera peut-être sa vieille mère à pareil endroit.

L'EGLISE DU SACRE CŒUR, A PARIS

Les jurés du concours pour l'église à élever en l'honneur du Sacré-Cœur, sur le sommet de la butte Montmartre, ont-ils imploré, avant de prononcer leur verdict, les lumières d'en haut ? Je l'ignore ; mais il me semble qu'ils ont très-bien jugé. Le projet de M. Paul d'Abadie, à qui le prix a été décerné, a de la grandeur et n'est point banal. On peut attendre un effet très heureux du dôme allongé qui surmonte la nef et du léger campanile qui s'élanche hardiment dans les airs, en arrière de l'édifice. Ce projet rappelle la basilique de la Superga, où sont les sépultures des princes de la maison de Savoie et qui couronne la haute colline faisant face à Turin sur la rive gauche du Pô. Quelqu'un a fait cette remarque très-juste que l'artiste avait fort clairement exprimé la pensée des promoteurs de l'œuvre, c'est bien là un sanctuaire plutôt qu'une église ordinaire. M. d'Abadie n'en est plus à faire ses preuves ; il a bâti la cathédrale de Bergerac et une quarantaine d'églises en province, et tout récemment il était appelé aux fonctions que M. Viollet-le Duc a remplies durant de longues années, avec tant de science et de talent.

Le prix obtenu par M. d'Abadie ne lui assure pas la construction de l'église de Montmartre. Mais qui donc pourrait mieux que lui exécuter ce qu'il a imaginé ?

LES BUVEURS DE SANG AUX ABATTOIRS

Y a-t-il quelque chose de plus dramatique que ces êtres humains guettés par la mort, qui d'un œil sec, froid, peut-être avide, assistent à l'agonie d'un animal dans l'espoir de retarder la leur ?...

Dans quelques cas d'épuisement et d'anémie, les médecins préconisent, depuis une vingtaine d'années, le sang absorbé au moment où il sort vermeil et chaud des artères d'un animal. Cette horrible méliciation à laquelle on se résigne, quand la science a avoué son impuissance, s'administre aux abattoirs de la Villette. Les malades sont rassemblés, le boucher a sacrifié un jeune veau, le jet rouge et fumant s'échappe, les aides puisent à cette fontaine de Jouvence et offrent le terrible breuvage.

Les uns, ceux qui sont au déclin de la vie, regardent, boivent quelquefois indifférents, quelquefois avec répugnance, mais toujours résolument, avec l'espérance de retrouver dans ce sang quelque regain de jeunesse et de force. Ce jeune enfant, qui n'a pas encore eu le temps de désirer vivre, repousse avec horreur, larmes et cris d'épouvante cette chose rouge dont il a peur.

N'entrevoiant la vie que par ses côtés enchanteurs, mais résignée, prête à tout, la jeune fille a consenti à se rendre aux instances des siens... Et c'est en fermant les yeux et pâlisant qu'elle avale rapidement.

BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE

Paris, 26.—Le Président MacMahon est arrivé à Angers. La *Liberté* dit qu'il reviendra immédiatement à Paris et visitera Lille.

Le même journal ajoute que les élections ont été ordonnées pour remplir les sièges vacants dans l'Assemblée Nationale.

Le Prince de Galles est en route pour Berlin.

Paris, 27 août.—Le Président MacMahon est arrivé à minuit en cette ville.

On dit que dans des fouilles qui viennent d'être opérées à Amboise, on a retrouvé le corps de Léonard de Vinci dans un parfait état de conservation.

Le célèbre peintre avait été appelé en France par François 1er ; il y mourut en 1519.

Paris, 28.—M. Berger, candidat pour l'Assemblée Législative, dans le département du Maine et Loire, a lancé un manifeste électoral exaltant les idées impérialistes et demandant un plébiscite.

Paris, 29.—La vente de la *London Tour* a été prohibée en France, en conséquence de la publication des lettres écrites par Bazaine.

Les autorités françaises ont désarmé un bataillon carliste qui opérait contre Puycerda pour avoir entré sur le territoire français.

Les Carlistes sont depuis devenus circonspects.

Vienne, 29.—La *Nouvelle Presse Libre* publie le texte de la note circulaire du gouvernement russe, datée du 19, refusant de reconnaître l'Espagne. La note dit : "La Russie ne peut pas

reconnaître un gouvernement qui n'est pas reconnu dans son propre pays ; elle ne désire pas s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Espagne et n'y favorise aucun parti. La Russie communiquera avec n'importe quel gouvernement qui possède l'autorité légale et qui promet d'être solide. La Prusse et l'Autriche sont libres d'agir dans cette matière en concordance avec leurs propres intérêts."

ESPAGNE

Bayonne, 24.—En conséquence de la confiscation de la propriété des Carlistes par le gouvernement espagnol, Don Alphonse, frère de Don Carlos, a lancé une proclamation aux troupes sous son commandement ordonnant que des mesures semblables soient prises.

Des nouvelles espagnoles *via* Paris rapportent qu'une crise ministérielle existe à Madrid et Sagosata et Contenera quitteront probablement le cabinet.

De plus on rapporte que les habitants de Madrid refusent de se soumettre à une nouvelle conscription.

On sait de source carliste que Puycerda est en flamme.

Paris, 25.—On dit que 200 volontaires républicains, qui marchaient au secours de Puycerda, ont été faits prisonniers par les troupes royalistes.

Les préfets des départements du sud de la France ont reçu des instructions leur commandant de prendre toutes les mesures possibles pour empêcher la vente des armes aux Carlistes.

Madrid, 26.—Les Carlistes ont essayé d'emporter Puycerda d'assaut, hier au soir. Trois colonnes ont attaqué la ville sur différents points, mais toutes furent repoussées avec de grandes pertes. Leur chef d'artillerie a été tué et plus que la moitié de leurs canons sont démontés.

ANGLETERRE.

Londres, 24.—Cinq cents ouvriers appartenant à l'Union Agricole Anglaise, partiront d'ici demain pour le Canada.

Londres, 25.—Le *Market Lane Express* dit que la récolte de blé est presque entièrement rentrée, et que s'il y a encore une semaine de beau temps, les champs seront libres. Le prix du grain se maintient avec d'autant plus de fermeté, que la récolte n'a pas été bonne en France.

Londres, 27.—Une dépêche spéciale de Paris, adressée au *Standard*, dit que la rencontre entre DeConto et Rosardo, les 2 journalistes américains partis pour aller se battre en Europe, a eu lieu sur la frontière belge.

Les armes étaient le pistolet, et DeConto a été dangereusement blessé au côté.

PETITS SABOTS

V (Suite.)

Tout enivrée qu'elle fût, elle éprouvait cette vague tristesse que le soleil d'été apporte à ceux qui ont une âme pour la sentir ; elle répondait d'une manière si simple, si touchante, bien que déraisonnable souvent, que Lionel finit par découvrir en elle une sagesse qui n'était pas de ce monde, et qu'il baissa les yeux devant la lumière divine que sa pensée laissait transparaître. Rarement ses paroles étaient à la hauteur de ce qu'elle voulait dire, mais Lionel savait reconnaître la perle dans la coquille brisée.

—S'il y a un Dieu quelque part, pensait-il en lui-même, cette petite Flamande est bien près de lui.

—Pour être Gretchen, il faut compter les feuilles de vos marguerites, lui dit-il en esquissant son portrait tel qu'elle était là, ses deux sabots mignons l'un au-dessus de l'autre, le feuillage épais derrière elle, sa petite robe gris sombre sous le corset blanc. Il voulait que tout le charme de son œuvre fût dans le visage enfantin et sérieux levé vers lui, dans le regard souriant et profond.

—Je sais ce que vous voulez dire, s'écria Bébée. Un peu, beaucoup, jusqu'à la mort, pas du tout !... ce que disent les filles pour savoir si quel qu'un les aime. Croyez-vous que les marguerites le sachent vraiment ? demanda-t-elle en écartant les pétales avec ses doigts. Les fleurs savent bien des choses, cela est certain.

—Demandez leur vous-même.

—Leur demander quoi ?

—Combien que qu'un vous aime.

—Tout le monde m'aime. Le père Antoine avait coutume de me dire : Ne pense jamais à toi, Bébée ; pense toujours aux autres, et tout le monde t'aimera.

—Ce n'est pas de cet amour là que parlent les marguerites. Les filles que vous voyez effeuiller ces fleurs ne pensent pas à tout le village, mais à quelqu'un de différent des autres, dont l'ombre passe sur leur chemin au clair de la lune. Vous savez cela ?

—Oui, et ils se marient ensuite, —dit-elle sans embarras.

—On se marie ou on ne se marie pas, cela dépend, répliqua Lionel avec un sourire.

—Mais que lui ont dit les marguerites ?

—Ma chère, elles disent toujours la même chose, parce qu'elles disent la vérité et qu'elles connaissent les hommes. Les marguerites répondent *un peu*, et c'est l'oreille de la jeune fille qui lui fait entendre *jusqu'à la mort*, une sottise, un mensonge dont la marguerite n'est pas responsable.

—Qui donc le dit, si ce n'est la marguerite ?

—Le diable peut être, qui sait ? Il se mêle volontiers de ces sortes de choses.

Bébée n'eut garde de rire ; ses yeux bleus exprimèrent une horreur profonde, elle fit le signe de la croix et jeta sur l'herbe en frissonnant les fleurs qui remplissaient sa robe. — Pensez vous que le diable y soit ? demanda-t-elle effrayée.

—Quand vous les compterez, il y sera sans doute.

Elle réfléchit une seconde, puis les ramassa : — Non, dit-elle, je vous comprends, ce n'est pas elles qui ont tort, ce sont les filles qui ne veulent pas croire une vérité qui les humilie ; moi je ne leur demanderai jamais rien, de sorte que le diable n'entrera pas en elles.

—Ni en vous, pauvre Bébée.

—Pourquoi me plaignez-vous ?...

—Parce que les femmes qui ne voient jamais la face du serpent ne respirent jamais non plus les fleurs du paradis, et il sera dur pour vous de mourir sans une seule rose d'amour dans votre joli sein, hélas !

—Vous me faites peur.
Il quitta son cheval, et, se jetant à ses pieds dans l'herbe, prit les petits sabots entre ses mains, comme s'ils eussent été les pantoufles brodées d'une duchesse.—Pauvre petite, répéta-t-il tendrement, je vous ai fait peur, j'ai failli gêner cette belle journée! Il n'y a pas de diable, il n'y a que des hommes.....tels que moi. Demandez aux marguerites si je ne vous aime pas comme vous aimez vos fleurs!

Son visage s'épanouit de nouveau :—A quoi bon? Je le crois, et vous le dites, ce qui vaut mieux.

Tandis qu'ils poursuivaient leur route, un bûcheron parut courbé sous le faix.—Regardez, s'écria Bébée, c'est Jeannot! comme il sera surpris de me voir!

Mais Lionel l'entraîna, de sorte qu'il put passer sans les apercevoir.

—Pourquoi faites-vous cela? dit Bébée. Ne faut-il donc pas que je lui parle?

—Il parlerait à son tour aux voisins.

—Mais je leur dis toujours tout! s'écria Bébée, dont l'imagination enregistrait déjà les merveilles qu'elle aurait à raconter à la mère Krebs et aux enfants Vannhart.

—Apprenez à être silencieuse, Bébée; c'est le premier devoir d'une femme et le plus difficile.

—Je suis bien aise que vous me le disiez quoiqu'en effet je n'aime pas trop leur parler de vous, pas plus que de la musique de la cathédrale, des tableaux des galeries, et de ces grandes soirées tranquilles où la campagne est silencieuse comme si le Christ s'y promenait. Je ne sais point parler de tout cela.

Il lui demanda d'un ton moqueur quel rapport il pouvait y avoir entre lui et le Christ se promenant dans les blés.

—Je ne peux pas bien expliquer; mais, quand je suis dans les champs et que je pense au bon Dieu, il me semble voir le ciel ouvert derrière les étoiles, et, quand je suis avec vous, c'est la même chose; seulement ces soirs-là, étant seule, j'aurais voulu m'envoler la-haut, et maintenant, si j'avais des ailes, je les fermerais et ne bougerais pas.

Il lui baisa les mains presque craintif, comme un croyant baise un reliquaire. Puis il l'emmena dîner dans un des cafés sous les arbres, un café à jet d'eau, à balcon, à escalier de bois extérieur, à tonnelles abritant de petites tables bien blanches. Ils eurent un bosquet pour eux deux, et on leur servit un repas délicat telle qu'elle n'en avait jamais mangé.—Si seulement les petits Vannhart étaient ici! s'écria-t-elle;—mais ce vœu n'eut pas d'écho.

Le soleil se couchait, des frissons d'or couraient sur l'eau, de l'autre côté du jardin quelqu'un jouait de la guitare, sous un tilleul des jeunes filles se balançaient en criant :—Plus haut! toujours plus haut!—Des éclats de rire, adoucis par la distance, arrivaient jusqu'à Bébée avec les couplets d'un opéra-bouffe en vogue. Tout cela était joli, gai, pimpant; tous les instincts naturels de la jeunesse s'éveillaient confusément dans l'âme de Bébée aux rayons de la joie.

—La vie est-elle toujours ainsi dans votre pays de Rabes? demanda-t-elle.

—Oui, répondit-il, seulement au lieu de ce feuillage il y a de fleurs de serre et des grenades, au lieu de ces chansons des voix d'artistes dont chaque note est estimée comme un bijou de roi, au lieu de ces tonnelles des palais magnifiques. Aimerez-vous y venir, Bébée, porter les dentelles que vous avez autrefois tissées, entendre rire, chanter toute la nuit, ne plus filer, ne plus vendre au marché les produits de votre jardin?

Bébée prêtait l'oreille, ses coudes arrondis sur la table, ses joues appuyées sur ses mains, comme un enfant écoute gravement des contes de fées, mais on ne tente pas, en lui offrant un rubis au lieu d'une cerise, le pinson des bois qui se nourrit de baies sauvages et de rosée.—Quant au travail, dit Bébée, il ne me déplaît pas, parce que j'ai travaillé toute ma vie, et je ne tien-drais guère aux dentelles. On doit craindre de renouer tant elles se déchirent aisément, et puis je sais ce qu'elles coûtent à faire; j'ai vu trop de malheureuses pleurer sur chaque point; les belles dames qui les portent ne s'en doutent pas, mais moi si je les portais, je serais triste, et, si un clou les accrochait, il me semblerait déchirer la chair de mes amies. Je parle mal peut-être, mais voilà ce que je sens.

—Vous parlez bien, au contraire, vous parlez du cœur, répondit-il honteux de l'avoir tentée par les prestiges d'un monde indigne d'elle. Et cependant vous aimeriez voir des pays nouveaux. Que comptez-vous donc y trouver?

—Ah! d'autres choses que celles-là, s'écria Bébée. Danser et chanter, c'est gai sans doute, mais nous chantons et nous dansons aussi chez nous. Le vin, c'est peut-être bon, mais je prie beaucoup du lait frais; non, ce n'est rien de tout cela que je veux. Je veux savoir comment sont faites les étoiles, pourquoi le vent souffle, où s'en va l'alouette quand nous la perdons de vue si près du soleil, comment les vieux peintres s'y sont pris pour voir Dieu et ses anges, comment il se fait que les cloches aient une voix. Je veux savoir pourquoi le matin quand on se promène dans les champs, tandis que le grillon chante et que les petites souris se sauvent vers leurs trous, j'ai suis triste et contente à la fois, comme si j'étais tout près de Dieu, et cependant toute seule et toute petite!... car, voyez vous, la souris a son gîte et le grillon sa famille, tandis que moi!...

La voix lui manqua; jamais encore elle n'avait exprimé son isolement par des paroles.

Lionel ne disait rien. Il était troublé comme l'homme le plus dur peut l'être par le regard d'un chevreuil expirant ou par l'écho de la chanson d'une personne aimée qui est morte. Il se leva enfin, écarta ses mains de son visage, qu'il prit entre les siennes, et dit doucement, presque avec un soupir :—Pauvrette, envier le grillon et la souris!

Elle fut un peu saisie; ses joues devinrent brûlantes sous les doigts de Lionel, mais elle continua de le regarder sans crainte. Il s'inclina et toucha son front de ses lèvres, doucement, avec une sorte de vénération. Elle devint rouge jusqu'à la racine de ses cheveux dorés, et

fit un mouvement en arrière, mais elle n'eut ni confusion ni frayeur : Jeannot n'embrassait-il pas sa sœur Fanchon?

—Vous ne vous sentez plus seule, Bébée, demanda-t-il tout bas.

—Non, répondit-elle plus bas encore, tandis que tout son être tremblait comme une feuille.

Non, elle ne serait plus jamais seule, avec ce souvenir; comment pourrait-elle souhaiter désormais d'être autre chose que ce qu'elle était?

—Il est temps de rentrer, Bébée, dit Lionel.

Il advint donc que la journée de Bébée dans les bois s'écoula aussi pure que celle où elle jouait avec les petits Vannhart à l'ombre des grands hêtres, et, quand il la reconduisit à sa cabane, avant le retour des pèlerins, il n'y avait au milieu du joyeux tumulte de son cœur nul souvenir qui pût empêcher Bébée de saluer en la remerciant la petite Vierge de son jardin.

Elle prit une rose mousseuse pour remplacer celle qu'elle avait donnée le matin à Lionel et qui était fanée.

—Pas un mot à vos voisins, Bébée?

—Bon!... Je me rappelle votre recommandation. Je ne vais pas leur dire chaque fois que je prie; je me tairai de même. L'un ne sera pas plus nul que l'autre.—Mais sa voix trahissait de l'inquiétude; elle n'était pas bien sûre.

Entre eux, il n'y avait que la petite barrière basse; il se demanda s'il ne la pousserait pas une fois de plus.

—N'entrez-vous pas vous reposer encore un peu? Vous ne resterez pas longtemps parce que j'ai à piquer ce point pour la mère Marie, mais je vous montrerai les roses que je veux porter demain matin à l'église, en actions de grâces d'aujourd'hui. Vous les choisirez vous-même, et si vous les avez touchées, il me semblera que c'est vous qui les donnez à la sainte Vierge. Voulez-vous?—Elle parlait avec sa franchise ordinaire, tempérée cependant par une sorte d'hésitation timide et bienheureuse comme si elle se fût sentie à la fois plus près et plus loin de lui, depuis qu'il l'avait embrassée sous la tonnelle.

Lionel se détourna.—Non, dit-il, cueillez seule vos roses, Bébée; si j'y touchais, elles seraient flétries. Il repoussa violemment la porte derrière lui et disparut dans l'ombre. Bébée le suivit des yeux tant qu'elle put. Le village était tranquille; les beuglements lointains d'une vache dans la prairie indiquaient seuls la présence d'un être vivant.

A moitié chemin, Lionel, qui réfléchissait, fit volte-face par une impulsion soudaine. Les éans les plus contraires dirigeaient toujours sa conduite.

Il regagna la porte de la cabane, il frappa et ouvrit. Bébée commença à se déhabiller; elle avait ôté son fichu et ses sabots. Elle tremblait, et, avec un léger cri, jeta le fichu autour d'elle, par pur instinct de jeune fille.

—Que voulez-vous? demanda-t-elle, un peu inquiète qu'il ne lui fût arrivé quelque accident pour qu'il revint si tôt.

—Dis moi, Bébée, tu as passé une heureuse journée, tout à fait heureuse avec moi, n'est-ce pas, mignonne?

Elle exhala un soupir de bonheur plutôt qu'elle ne répondit :—Oui.

C'est quelque chose, Bébée... tu t'en souviendras toujours?... Je n'ai pas voulu troubler ton plaisir par un seul nuage, car tu m'aimes un peu, n'est-il pas vrai? de sorte que j'ai attendu jusqu'ici pour te dire que je pars demain.

—Vous partez?

Une profonde terreur, d'inférieures ténèbres passèrent sur elle; jamais l'idée ne lui était venue qu'il pût partir.

—Mais vous reviendrez?

—Sûrement.

—Demain?

—Un peu plus tard.

—Dans une semaine?

—Je ne sais.

—Dans un mois alors?

—Peut-être.

—Avant l'hiver en tout cas?

Il détourna les yeux des yeux baignés de larmes qui l'implorait, et répliqua :—Sans doute!

Elle s'attachait à lui, pleurant en silence, Lionel ne pouvait souffrir de voir pleurer les femmes.—Ecoute, Bébée, dit-il pour la calmer, tu n'es pas sage et tu me désolés. En mon absence, tu auras tant à faire; Ne m'as-tu pas dit, folle, que tu voulais apprendre? Eh bien! je te laisse des livres, je te retrouverai savante. Crois-moi, les jours passeront vite. M'aimes-tu?

Pour toute réponse, elle lui baisa la main.

—Tu travailleras donc plus que jamais, murmura-t-il, de cette façon, tu oublieras... non, ce n'est pas là ce que je voulais dire... tu prendras patience,—et songe que j'achèverai ton portrait, Bébée, que tout Paris le verra, que les dames envieront cette petite fille en sabots.

Elle sanglotait sans bruit :—Vous reviendrez, vous reviendrez...

Il sentit ses yeux se voiler à leur tour, mais il sut mentir.—Je te le promets.—Il la détacha de lui et s'échappa. Elle le suivit, se jeta désespérée à ses pieds, sur la terre humide, mais, bien qu'il eût le cœur serré, Lionel ne céda pas.—Je reviendrai bientôt... sois tranquille... Adieu!

Il la força de rentrer et ferma la porte sur elle. Un cri étouffé parvint jusqu'à lui, mais il ne se détourna pas. Il traversa le petit jardin où il avait trouvé la paix et laissé le désespoir, et s'en alla comme il l'avait dit. Elle épouserait Jeannot, et il avait sa Marguerite, plus belle que celle de Scheffer.

VI

Les voisins virent que Bébée était devenue très-silencieuse, ce fut tout; les acheteurs la trouvaient pâle, tandis qu'assise au marché elle offrait ses fleurs d'automne, et quand les petits Vannhart l'appelaient pour jouer avec eux, elle répondait doucement qu'elle avait trop à faire pour pouvoir s'amuser.

Une pensée seule la soutenait : apprendre, être patiente et sage, afin qu'au retour il vit qu'elle avait fait sa volonté en toutes choses.

Il a promis de voir avant l'hiver, se disait Bébée en sentant chaque matin qu'il faisait plus froid que la veille.

Elle avait la foi que rien ne tue; elle ne doutait pas, mais elle était lasse, lasse des insomnies fiévreuses, des longues journées vides, de l'attente perpétuelle sur le chemin désert, lasse de prêter l'oreille à chaque pas qui retentissait, de tendre dans le vide un regard anxieux qui ne rencontrait jamais ce qu'il cherchait, lasse comme un enfant perdu dans les bois, à bout de force pour marcher, et dont le cœur se brise en songeant qu'il ne retrouvera plus jamais sa route.

Cependant elle allait à la ville comme de coutume porter les dernières fleurs de la saison, et, quand celles-ci lui manquèrent, à l'atelier pour revenir chaque soir user ses yeux sur les livres qui devaient lui faire comprendre la vie et la rendre un peu plus digne de Lionel. A ce régime, elle maigrit, elle s'étiola. Jeannot, en revenant de la forêt la nuit, s'approchait parfois du volet entr'ouvert, derrière lequel brillait une petite lumière, et la voyait courbée sur quelque bouquin, la main enfouie dans ses cheveux, les sourcils rapprochés, les lèvres serrées par l'effort quelle faisait. Il s'en allait dit la rage dans le cœur, les larmes aux yeux, n'osant rien dire, mais sachant trop que Bébée ne l'aimait plus jamais, pas même d'amitié, car il avait parlé sévèrement de l'éloigner du pays de Rubes, et depuis Bébée l'avait toujours évité.

—Tu m'en veut? avait dit le pauvre Jeannot d'un ton suppliant.

Elle répondait toujours :—Non, mais ne me parlez plus.—Et comme il avait maudit son amant, Bébée était rentrée chez elle en fermant la porte au verrou.

Elle ne soupçonnait pas le mal que pensait d'elle les voisins, mais leur froideur croissante ajoutait à sa tristesse. Les jugements du village sont à peu près ceux du monde, il n'y paraît pas vraisemblable qu'une fille s'enferme et maigrisse pour rien. Elle n'en était pas moins assidue à la première messe, car c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour l'absent, et elle se sentait moins loin de lui quand elle priait le Christ d'avoir soin de son âme et de son corps. Tous ses jolis rêves étaient évanouis; le chant du rouge gorge ne lui racontait plus d'histoires, il n'y avait plus de promesses pour elle dans les nuages du couchant, les anges n'entouraient plus son lit, et il lui arrivait de s'écrier la nuit :—Pourquoi m'a-t-il jamais parlé! J'étais si heureuse! si heureuse!—Mais aussitôt elle se reprochait cette ingratitude, cette trahison envers lui, et se haïssait elle-même pour avoir, dans sa pensée, péché contre Lionel un seul instant.

L'hiver vint avec des neiges épaisses; on ne vit jamais Bébée aux veillées. Peu à peu, chacun s'éloigna d'elle, effrayé de sa morne tristesse.

Une nuit d'hiver, la mère Marie mourut en murmurant :—Regardez bien! giettez! il entrera au port cet e nuit.

—Le matelot n'entra jamais au port, mais sa veuve alla enfin le rejoindre, et Bébée resta plus seule que jamais à réfléchir au sort de cette femme qui avait attendu pendant cinquante ans un homme mort et un navi ne naufragé. Elle n'avait plus à travailler pour personne, ni le moindre lien avec qui que ce fût. L'hiver s'écoula cependant, elle ne put comprendre comment. Elle avait perdu sa fraîcheur, ses yeux et son front avaient pris en revanche une expression qu'ils avaient jamais eue; elle avait tiré des livres mille bribes éparses de science; chaque soir, en s'endormant elle les fermait sur cette pensée :—Je suis un peu plus près de lui; je suis un peu plus.—L'amour pour être parfait doit être non pas seulement une passion, mais une religion. L'amour de Bébée en était une. Toutes ses actions, comme celles des saints, s'accomplissaient en vue du Seigneur; seulement le seigneur de Bébée était un roi de la terre plutôt de poussière et de vanités humaines; mais qu'en savait-elle? L'hiver s'écoula. Toujours au printemps on avait vu Bébée courir d'un pied léger vers la ville, chargée de bouquets de violettes.

—L'hiver est fini, avient coutume de dire les citadins, voici Bébée avec ses fleurs;—mais cette année-là ils ne virent pas sa tête blonde se détacher sur le mur noir de la Maison du Roi. Bébée n'avait plus le cœur de dépotiller son jardin; elle y lussait tout vivre et tout s'épanouir, afin qu'il fût dans sa plus grande beauté quand la main de Lionel viendrait soulever le loquet de la barrière. Hélas! Lionel tarda tant à venir que la saison des violettes fit place à celle des roses pen tant que Bébée se consumait à l'attendre matin et soir. Rien n'est plus pénible dans la jeunesse que d'attendre. On supporte çà lins privations, coups violents, mais attendre, laisser les longues journées languissantes, uniformes, s'évanouir une à une dans le passé, voilà ce qui tue lentement et sûrement, comme la chute perpétuelle d'une goutte d'eau finit par user le rocher.

Il y avait près d'un an que Lionel était parti et Bébée ne doutait pas encore qu'il ne revint, car il l'avait promis; et elle se fiait à sa parole comme à celle de Dieu. Elle avait été forcée de s'apercevoir enfin de l'écoulement où chacun la laissait, elle en souffrait sans le raisonner; de même qu'un petit enfant souffre de la faim ou du froid sans savoir leur donner un nom. Une fois cependant Raine, la sabotière, lui adressa la parole pour la prier, n'ayant sous la main personne qui pût lui rendre ce service, d'aller en ville appeler le médecin au secours de son enfant malade. Bébée fit la commission avec empressement; elle éprouvait plus de sympathie que jamais pour les malheureux, ceux-ci lui eussent-ils témoigné de l'injustice. En passant par les rues qui lui étaient jadis familières, comme elle se demandait si c'était bien elle, cette Bébée qu'on avait vu suivre la même route, une année auparavant, choyée par tout le monde sans autre souci que d'abriter ses fleurs contre le vent et le soleil, la voix forte de Lise la frappa d'un éclat brusquement derrière elle :—La sottie! s'écriait-elle, il ne lui reste plus aux mains que des épines. Pourquoi ne t'es-tu pas fait donner au moins un rouleau d'or avant que ton amoureux ne s'en soit allé mourir à Paris? Sans doute, malgré ses grands airs, il était gueux autant que les autres. Dame! ce n'est qu'un peintre après tout.

L'EVASION DE BAZAINE.

Nous lisons dans le Figaro du 14 août.

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs tous les détails qui suivent. Ils nous viennent d'une source autorisée que nous ne pouvons indiquer autrement qu'en disant qu'elle touche de très près la personne même de l'ex-maréchal Bazaine. On comprendra nos réserves.

Mme. Bazaine a quitté l'île Sainte-Marguerite, il y a environ trois semaines. Elle était accompagnée de ses trois enfants: Achille, dit Pato (diminutif de Francesco), Eugénie et Alphonse.

Ces pauvres enfants avaient réellement souffert de la mauvaise nourriture qui leur était servie, dans la prison de leur père. Cette nourriture provenait de la cantine, où l'ex-maréchal a toujours pris ce qui lui était nécessaire.

Le maréchal vint donc à Paris. Elle les installa chez son beau-frère, M. l'ingénieur Bazaine, qui demeure rue d'Amsterdam.

Une fois arrivé à Paris, l'ex-maréchal Bazaine s'occupa de faire auprès du Maréchal MacMahon des démarches fort actives pour obtenir, en faveur de son mari, une commutation de peine, ou, au moins, quelque adoucissement à sa prison.

Elle fut accompagnée, dans toutes ces démarches, par son beau-frère.

Le Maréchal MacMahon lui fit un accueil fort obligeant.

—Vos quêtes tout puissant, lui disait la malheureuse femme, ne pouvez-vous convertir la détention de mon mari en son bannissement hors du territoire français?

Le Maréchal-Président lui répondit:

—Hélas! Madame, je ne puis absolument rien faire. Je suis un président constitutionnel, obéissant aux ministres et à la Chambre! Il m'est impossible de faire pour vous la moindre chose. Crovez bien que je le regrette sincèrement.

—Si vous ne pouvez commuer la peine, reprit l'ex-maréchal Bazaine, du moins pouvez-vous apporter quelque adoucissement à l'existence de mon mari. Permettez lui de se promener dans l'île, avec une escorte militaire. Mon mari est tout disposé à vous donner sa parole d'honneur qu'il ne cherchera pas à s'évader.

—Tout cela m'est encore impossible, madame, répondit le maréchal de MacMahon. Je suis obligé de faire appliquer à votre mari le règlement des prisonniers. Je ne puis m'en départir, en aucune façon.

Le maréchal lui fit alors observer, qu'à l'époque du terrible jugement prononcé par le conseil de guerre, il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour conserver la vie au maréchal Bazaine.

—Si vous avez voulu alors, dit-elle empêcher la mort de votre ancien collègue, ce n'était pas pour lui faire souffrir mille morts, car le traitement qu'il endure, la privation d'air et d'exercice, c'est la mort à petit feu, la mort de chaque jour.

Le maréchal de MacMahon répliqua de nouveau qu'il lui était impossible de faire la moindre chose. Il fut même, à partir de ce moment-là, assez froid.

C'est alors que l'évasion fut résolue. Assurément, l'accueil fait par le maréchal MacMahon à Mme Bazaine ne contribua pas pour peu de choses à cette résolution. L'évasion était décidée avant le départ de Mme Bazaine, mais elle était subordonnée au succès de ces démarches.

Trois personnes,—trois seulement, ont été initiées, d'une manière complète au secret du complot.

Le prisonnier, Sa femme, Et leur cousin, M. Antonio Alvarez Drull, jeune mexicain de vingt ans.

Les trois conjurés étaient convenus de la conduite à suivre, suivant le résultat des démarches de Mme Bazaine auprès du Maréchal MacMahon.

C'est ainsi que Mme Bazaine, pour tromper le directeur du fort Sainte-Marguerite, M. Le Marchis, devait écrire à son mari qu'elle était parfaitement contente de son entrevue avec le président de la République.

Cela voulait dire qu'elle n'avait rien obtenu. Et, suivant, les conventions faites à l'avance, c'était le signal de l'évasion.

Cependant, après son échec auprès du maréchal-président, Mme Bazaine partit, avec ses trois enfants, pour les eaux de Spa. Elle y installa sa petite famille dans les premiers jours d'août. C'était quelques jours seulement avant la prorogation de l'Assemblée.

Voilà donc les enfants installés à Spa. Mme Bazaine les aurait quittés pour retourner sur les côtes de la Méditerranée, afin de coopérer activement à l'évasion.

Nous n'en connaissons point encore les détails d'une façon positive, mais nous pensons qu'il sera intéressant pour nos lecteurs de leur indiquer les conditions matérielles dans lesquelles ce coup hardi a été tenté.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les détails qui vont suivre ont été observés, sur place, par une personne qui supputait déjà depuis plusieurs mois les chances de l'évasion.

Le logement occupé par Bazaine est celui de l'ancien aumônier du fort. La terrasse, dont il a été souvent question, est au devant et au-dessus du petit quai où abordent les bateaux qui viennent de Cannes. Elle a environ trente mètres de longueur sur douze de largeur.

Elle communique à une autre terrasse, qui conduit au logement du directeur. Celle-ci, qui tient tout l'autre côté du fort, est très longue.

On a bâti récemment, au milieu, un mur, de sorte que de ce côté, l'ex-maréchal avait environ un espace de soixante mètres de longueur, sur douze de largeur, pour se promener.

Suivant toutes les probabilités, c'est de cette dernière terrasse que Bazaine a dû s'échapper. Elle donne sur des rochers à pic. Au-dessous les vagues déferlent avec furie, à trente mètres de profondeur. C'est effrayant. Le fugitif a dû s'aider dans sa périlleuse opération, aux aspérités du rocher. C'est ce qui expliquerait les taches de sang qui ont été observées sur la corde.

Il n'est pas téméraire aussi de penser que ces taches de sang pourraient provenir de la réouverture d'une blessure que Bazaine a reçue autrefois au poignet gauche. L'ex-maréchal a en la main traversée par une balle, sur quelque champ de bataille.

M. Bazaine était pourvu d'une longue-vue, qui a dû lui permettre de voir les signaux qui ont pu lui être adressés, de la côte, dans l'après-midi du dimanche.

Pendant la nuit de l'évasion, l'obscurité était profonde. Il régnait même autour de l'île une sorte de brouillard.

Maintenant, n'est-il point possible que Bazaine ait réussi, par un moyen quelconque, à quitter son appartement, après y être rentré ouvertement, à la suite de l'entretien qu'il avait eu avec le directeur?

Il paraît difficile, en effet, qu'il ait pu en sortir, après l'heure du couvre-feu, car chaque soir, un fort verrou était tiré à l'extérieur de son appartement.

DE TOUT UN PEU

AH! ZUT, ALORS!—Ce vocable n'est pas aussi récent qu'on se l'imagine.

Il a pris naissance dans une nouvelle à la main rejuvenie cent fois, de celle qu'on appelle, en journalisme, de "bonnes petites vieilles," parce qu'elles se laissent faire; la voici pour la cent-unième fois:

La scène se passe au tribunal révolutionnaire, à l'époque de la première; le Fouquier-Tinville de l'endroit pose à l'accusé la question ordinaire:

—Accusé un tel, comment vous nommez-vous? A quoi celui-ci répond:

—Monsieur le marquis de Saint-Cyr.—Il n'y a plus de marquis.

—Eh bien! marquis de Saint-Cyr.—Il n'y a plus de marquis.

—De Saint-Cyr.—Il n'y a plus de De.

—Saint-Cyr.—Il n'y a plus de Saint.

—Cyr.—Il n'y a plus de sire.

—Ah! zut, alors.

Anecdotes extraites des Mémoires de Villermassant. Pas plus que bien d'autres qui sont venus au Figaro dans les mêmes conditions, Vallès n'a eu à se plaindre de moi. Je le chargeai d'une chronique dans l'Événement, ce qui médiatisa beaucoup sa situation de fortune. Ebloui par sa nouvelle position, Vallès n'eût rien de plus pressé que de se procurer; lui républicain, non pas un secrétaire mais un véritable esclave. C'était Victor Noir; Victor Noir, qui trotinait de modeste, ayant perdu son carton de fleurs artificielles en allant prendre son absinthe, avait préféré ne pas rentrer à son magasin. Bon gros garçon celui-là, doux comme un mouton, tout fier de se drapper dans son cabinet et de montrer les étranges mollets de cuir, dont il entourait son pantalon!

Les vingt-quatre mille francs que gagnait Vallès représentaient cent mille francs à ses yeux; il fallait qu'il eût une maison et c'était Victor Noir qui en composait le personnel. Las de corriger ses épreuves, il voulut lui en confier le soin. Malheureusement Noir avait la grammaire rebelle, si bien que Vallès lui dit un jour:

—Tu ne sais pas l'orthographe!

—Moi! c'est trop fort! répondit le secrétaire indigné, vous n'avez qu'à me faire une dictée et vous verrez!

—Soit! fit Vallès; eh bien! écris: Victor Noir trempa sa plume dans l'encre et se prépara à écrire.

—Ecris! lui répéta Vallès, avec l'accent d'un professeur: J'ai reçu deux bouteilles de...

Arrivé au mot bouteille et hésitant devant le nombre de t qu'il exigeait, Victor Noir se recueillit un instant, puis jetant sa plume avec humeur sur la table il se leva en prononçant ces mémorables paroles:

—Dame! si vous me prenez les mots les plus difficiles!

Et la dictée en resta là.

Jules Vallès l'appelait volontiers: mon Noir!

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

MARIAGE.

En cette ville, le 26 du courant, à l'église St-Pierre, par le R. P. Duhaime, O. M. I., M. Joseph DeLongchamp, fils de M. E. De Longchamp, marchand, de St. Henri de Mascouche, teneur de livres, à Dlle Rose-Délina Marion, la plus jeune des filles de M. Amable Marion, entrepreneur, Montréal.

DÉCÈS.

A Woonsocket, R. I. le 26 août 1874, à l'âge de 64 ans et 9 mois, dame Antoinette Giard, épouse de A. Gendron et veuve en premières nocces de feu Benjamin Tétrault, en son vivant de St. Charles, P. Q. Les journaux de St. Hyacinthe sont priés de reproduire.

Académie Commerciale Catholique MONTREAL 699, rue Ste. Catherine. AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours polytechnique complet. Ce cours a été fondé, il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre parmi la jeunesse canadienne.

Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'aptitude pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, le génie civil, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Professionnelles de France.—Le cours comprend trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée à l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique.

Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande.

Le Cours Commercial continuera comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires dans le but d'initier plus promptement les élèves à la pratique des transactions commerciales formera un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter fictivement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen et qu'il le satisfait de la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en briques, voisine de l'Académie, dont M. V. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin.

La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOÛT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT, Principal. 5-33-87-199

4 août.

AU CLERGE. LE PROTESTANTISME Jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre.

Par M. l'abbé GUILLAUME, curé de St. André Avellin Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Outawa. 50 pages 8vo—impression de luxe—broché...\$1.20

Le même par la poste...\$1.20 S'adresser à G. E. DESBARATS, Montréal. 4-51tf-410

BIBLIOGRAPHIE. LIVRE D'ACTUALITE.

ST. JEAN-BAPTISTE, L'EVANGILE ET LE CANADA. SOUVENIR DE LA FETE NATIONALE DU 24 JUIIN 1874.

PAR PAUL DE MALIJAY. GRANDE EDITION DE LUXE. 200 PAGES D'IMPRESSION SE VEND CHEZ TOUS LES LIBRAIRES. PRIX 50 CENTS 5-26-4f-483

S. D. LEDOUX, MANUFACTURE DE

Faucheuses et Moissonneuses 183, RUE MURRAY, MONTREAL.

M. LEDOUX a toujours un grand assortiment de FAUCHEUSES et de MOISSONNEUSES qui font la javelle seules sans aucun secours.

Les "BUCKEYE" qu'il a confectionnées cette année son d'un genre nouveau et sans égés dans le pays. Il garantit tous ses ouvrages et est certain de donner entière satisfaction.—Il continue toujours sa manufacture de VOITURES de toutes espèces.

LE TOUT A DES PRIX TRES-REDUITS ET DES CONDITIONS LIBERALES. 5-24-8f-480.

FETE ST. JEAN-BAPTISTE

Les deux numéros de l'Etendard National, contenant le compte rendu de la grande fête et comprenant 36 pages dont

20 DE LECTURE ET 16 DE GRAVURES,

sont en vente au bureau de rédaction et d'administration de

L'ETENDARD NATIONAL, No. 20, CENTRAL EXCHANGE, Worcester, Mass. PRIX, 25 CENTINS.

PAR LA POSTE, 30 CENTINS. Adresser à

FERD. GAGNON, Worcester, Mass. 5-81-4f-51.

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

EVITEZ LES CHARLATANS.

Une victime des insouciances de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant eu vain essai de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui s'adressent. Adresser, J. H. REKVER, 75, rue Nassau, New-York.

POUDRE ALLEMANNE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST AVOUEE PAR TOUS LES EPICIERIS

INFAILLIBILITE



L'HUMANITE SOUFFRANTE. LA PLUS

Grande découverte du Siècle pour la première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années a, rés qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recouraient, ces qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, e. tous les médecins en général le connaissent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si ouvertement et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation de ce libre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les "Artifices du Commerce," sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nos confrères immédiats et que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous admettons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journaliste l'usage de ses membres malades, et nous lui gagnons infiniment plus que les frais du médicament: nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON, Porto voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de NORTHROP & LYMAN, Scott Street, Toronto.

Agents pour Ontario. Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 f 473.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, Côte de la Place d'Armes, et 819 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.